

# L'envers du décor

DE PHILIPPE DANVIN

Comédie en trois actes de deux heures

pour sept personnages (3 hommes, 4 femmes).

## Les trois rôles masculins

Pierre Lambert : le metteur en scène

François: l'ami scénariste

Yves Delrot : le visiteur

## Les quatre rôles féminins

Anne, Aurore et Gabrielle : les candidates au rôle de Milady de Winter.

Sophie: l'invitée surprise.

## Le décor

Un local de travail qui sert avant tout pour des auditions. Côté jardin, un coin bibliothèque avec un petit salon en rotin et des étagères avec quelques livres. Côté cour, un bureau luxueux où repose un téléphone. Derrière le bureau: un fauteuil imposant et confortable, deux étagères contenant des dossiers. Devant: deux chaises. Des affiches de cinéma tapissent les murs.

Dans le fond, deux portes: l'une côté cour, l'autre côté jardin.

# ACTE 1

## SCENE 1 : GABRIELLE, ANNE et AURORE

*(Au lever du rideau, Anne et Gabrielle sont assises dans le coin bibliothèque.)*

ANNE *(regardant sa montre)* – Plus d'un quart d'heure de retard ! L'audition finale commence bien.

GABRIELLE – Franchement, tu t'attendais à être convoquée une troisième fois ?

ANNE – Oui et j'aspire à décrocher un rôle, évidemment.

GABRIELLE – Mais lequel ? Toute la question est là: il n'y a que trois personnages féminins importants.

ANNE – En tout cas, c'est la perfide Milady de Winter que je préfère : quel rôle en or !

GABRIELLE – Qui m'irait également comme un gant...de mousquetaire évidemment.

ANNE – Evidemment. *(Soupirant, puis en aparté.)* Deux prétendantes, c'est déjà une de trop. *(Une troisième femme, très élégamment vêtue, fait son entrée côté cour.)*

AURORE – Je me doutais que je ne serais pas la seule à l'heure du choix décisif.

ANNE – Plus on est de folles, plus on rit.

GABRIELLE – Pas de panique, ce n'est pas le Titanic : tant que nous ne sommes que trois, cela veut dire un rôle pour chacune.

AURORE – A moins que nous ne nous retrouvions en concurrence pour un seul et même rôle.

GABRIELLE – Vous, vous savez quelque chose.

AURORE – Mais si c'était le cas, je ne serais pas ici en ce moment, mesdemoiselles.

ANNE – Evidemment, elle se pavanerait au bras du producteur dans un endroit...

GABRIELLE – ...soit très public...soit très...

ANNE – ...intime.

AURORE – Votre vision du cinéma ressemble très fort à un cliché. Tout cela a évolué, je suppose.

GABRIELLE – Vous supposez ? Moi, je n'en suis pas si sûre. Je crois plutôt que ces pratiques sont toujours à la mode.

ANNE - Ah, la mode ! Est-elle encore aux mousquetaires ?

AURORE – Bien entendu. C'est que le public les aime ! Tout le monde connaît d'Artagnan, Athos, Portos et Aramis.

ANNE – Tout le monde, en effet, même vous apparemment. *(Elle jette un coup d'œil sur ses vêtements.)* Mais si leur histoire est populaire, donc censée être connue du peuple, votre tenue laisse penser que vous n'en faites pas partie de ce peuple.

GABRIELLE – Une petite bourgeoise qui ambitionne de faire du cinéma pour gagner son argent de poche.

ANNE – Quelques milliers d'euros, simplement pour se payer des fringues.

GABRIELLE – Pour se payer de superbes pompes, assorties aux fringues évidemment, pour s'afficher dans les boîtes à la mode fréquentées par le Tout-Paris.

AURORE – Vous savez ce qu'il vous dit le Tout-Paris ?

ANNE – Je devine.

GABRIELLE - Moi aussi. Et ce n'est pas très poli.

ANNE – Alors que tous ces gens sont si bien habillés. A qui se fier ?

AURORE – A personne. C'est la règle dans ce milieu.

GABRIELLE – Le tape-à-l'œil fait-il aussi partie de la règle ? A votre place, j'en aurais encore remis une couche.

ANNE – En portant par exemple les ferrets de la reine offerts par le duc de Buckingham...

GABRIELLE – Ciel, son amant !

ANNE – Là, ce n'est plus du cinéma mais du théâtre de boulevard.

AUORE – Je n’avais pas fait le rapprochement.

ANNE – Eh bien ! il faudrait vous rapprocher, mademoiselle, sinon vous allez rater le départ de la course à la célébrité.

GABRIELLE (*à Anne*) – Non seulement d'apparence bourgeoise mais en plus pas très futée. (*Puis à Aurore.*) Réveillez-vous, mademoiselle, nous auditionnons pour les Trois Mousquetaires, pas pour les Précieuses Ridicules.

AUORE – Merci. Les compliments volent bas. Ne pourrions-nous pas attendre tranquillement ? Faisons la paix et cessez de m’appeler mademoiselle, je vous en prie. Je m’appelle Aurore.

ANNE – De Nevers ?

AUORE – Pas le moins du monde, même si, à défaut de Milady, il me plairait de l’incarner à l’écran. Quel bonheur d’épouser Lagardère à la fin du film ! Quel homme ! Quel héros !

GABRIELLE – Aurore Boréale alors ?

AUORE – Très subtil mais si vous me permettez cette comparaison, voilà qui ne risque pas d’améliorer le...climat de nos relations.

ANNE – De gros nuages obscurcissent à nouveau le ciel mais mon prénom se glisse néanmoins dans une éclaircie bienvenue. Appelez-moi Anne, Aurore, et tutoyons-nous.

AUORE – Mais Anne, c’est le prénom de la reine !

ANNE – J’espère bien que non. Je vise le rôle de Milady, qu’on se le dise ! Mais trêve de discours, patientons pacifiquement. (*En regardant sa montre.*) C’est long !

GABRIELLE (*soupirant*) – Comme un jour de débarquement en Normandie.

ANNE (*idem*) – Comme un passage à l’heure d’hiver quand on hérite d’une vingt-cinquième heure !

GABRIELLE – C’est pourtant agréable : une heure de sommeil en plus, qui s’en plaindrait ?

AUORE – Pas moi. En général, j’en profite pour rester une heure de plus en boîte.

GABRIELLE – Avec le Tout-Paris que nous évoquions tantôt ?

AUORE – Accessoirement.

ANNE – Comment ça « accessoirement » ?

AUORE – Il m’arrive de fréquenter des endroits très prisés par ce Tout-Paris qui semble vous obnubiler mais ce n’est pas en permanence.

GABRIELLE – Aurore ne pratique pas la permanence mais l’intermittence.

ANNE – Un peu comme la pluie, en somme.

AUORE – C’est un peu tristounet la pluie. En général, je sors pour m’amuser.

ANNE – En général ? Et en particulier, cela donne quoi ?

AUORE – Quand je me retrouve en particulier avec quelqu’un, c’est...particulier et tout à fait personnel. C’est du ressort de la vie privée.

GABRIELLE – Il n’y a pas que la vie privée qui possède des ressorts.

AUORE – Le terrain devient savonneux, très glissant même. Restons-en là.

GABRIELLE – Comme tu veux : j’étais entrée par inadvertance dans ta vie privée, j’en...ressors.

ANNE – Joli, Gabrielle !

AUORE – Ah ! c’est Gabrielle ?

GABRIELLE – Oui, et je ne suis pas un ange mais j’assume. J’assume tout : mes qualités, mes défauts, mes envies, mes goûts, mes dégoûts, mes contradictions. Tout ce qui fait que je suis à prendre ou à laisser.

AUORE – Et le cœur est-il à prendre ou à laisser ?

GABRIELLE (*hésitant*) -...Heu ! ...à prendre.

ANNE – Pourquoi cette hésitation ? Je te croyais libre.

GABRIELLE – On peut être relativement sûre de soi, mais pas forcément de l'autre. Mais revenons à nos mousquetaires. Personne d'autre n'est arrivé. Nous sommes donc trois, comme le nombre de rôles importants à attribuer : la reine, Constance...

AURORE – ...et Milady...

ANNE – Notre bien aimée, mais s'il est vrai que nous sommes trois, rien ne prouve que trois rôles seraient encore à attribuer.

AURORE – Tout à fait. Nous sommes peut-être trois en lice pour décrocher un rôle. Trois autres comédiennes sont peut-être convoquées demain pour le second.

GABRIELLE – Et je devine déjà votre raisonnement pour après-demain. En tout cas, à chaque audition, je n'ai dû incarner que Constance, Anne d'Autriche ou Milady. Donc, au pire, s'il en a été de même pour vous, l'une d'entre nous décrochera l'un de ces trois rôles.

ANNE – A moins que nos dispositions aient été testées de manière à être sûr que nous serons à la hauteur dans le rôle d'une soubrette dont la silhouette fera à peine partie du décor et qui aura à prononcer six répliques en tout et pour tout en deux heures de film ?

GABRIELLE (*avec révérences et gestes à l'appui*) – Des « Bien Madame », " J'y veillerai, Madame ". " J'assure Madame de mon total dévouement. »

AURORE – On aurait osé ?

GABRIELLE – Ces gens-là osent tout.

ANNE – Face à un producteur, on n'est rien.

AURORE – Et si on est trois, on est trois fois rien.

GABRIELLE – Enfin ! ne dramatisons pas. L'attente nous déstabilise et nous commençons à imaginer le pire. Tout n'est sans doute pas si sombre.

ANNE – Mais tout n'est peut-être pas très clair quand même. Pour les deux premières auditions, la ponctualité était de mise.

AURORE – Mais la mise a changé. Les enjeux sont plus importants.

ANNE – Espérons que les jeux ne sont pas déjà faits.

GABRIELLE (*annonçant comme au casino*) – Les jeux sont faits. Rien ne va plus, mesdames et messieurs, c'est la roulette russe : une balle sur trois, une seule comédienne sur trois sera choisie. Rien ne va plus mesdames et messieurs, faites vos jeux.

## SCENE 2 : LES MEMES plus SOPHIE, puis PIERRE.

(*Une autre femme fait son entrée, côté cour.*)

ANNE (*en aparté*) – Quatre, cela se complique.

AURORE (*idem*) – Au minimum, une chance en moins.

GABRIELLE (*idem, en chantonnant sur l'air de "Je me voyais déjà" d'Aznavour*) – Je me voyais déjà en bas de l'affiche.

SOPHIE – Bonjour, je suis horriblement en retard. Vous avez déjà terminé ? Vous attendez le résultat ?

GABRIELLE – Heu ! ...Oui, et le metteur en scène était furieux.

AURORE (*comprenant l'intention de Gabrielle*) – Pour être furieux, il était furieux.

ANNE (*même jeu*) – Vert de rage. Je l'entends encore : elle n'a pas besoin de rôle, celle-là ? On ne lui a jamais dit que la politesse était l'exactitude des rois.

GABRIELLE – Elle va savoir comment je m'appelle. Elle est rayée de la liste.

SOPHIE – Cela tombe bien.

ANNE – Qu'est-ce qui tombe bien ?

SOPHIE – Qu'il soit furieux ! Je ne suis pas non plus de bonne humeur. Du choc de nos caractères jaillira la vérité : il verra que je suis mûre pour incarner l'énigmatique Milady de Winter, le seul rôle qui mettrait en évidence mon talent.

GABRIELLE – Mais ça tourne à l'obsession ! Il n'y a pas qu'elle dans cette histoire !

SOPHIE – Que dites-vous ?

GABRIELLE – Rien. Ou plutôt si. Ce monsieur a forcément des relations. Si vous ne voulez pas faire une croix sur votre carrière avant même de l’avoir commencée, il est plus que temps de déguerpir. S’il vous trouve ici et qui plus est de mauvaise humeur, vous n’aurez plus rien à espérer.

AURORE – Il serait plus raisonnable de partir. Nous lui expliquerons que vous avez été malencontreusement retardée, que vous lui présentez vos plus humbles excuses et que vous restez évidemment candidate à un rôle dans un prochain film.

GABRIELLE – Partez, nous vous excuserons.

AURORE – Oui, partez, pensez un peu à vous.

ANNE – C’est ça, soyez égoïste, sauvez votre carrière.

SOPHIE – Ne vous donnez pas tant de mal. Je suis plutôt du genre à faire face.

GABRIELLE - Faire face : c’est vite dit mais ce n’est pas forcément bien réfléchi. Faites travailler votre matière grise: vous voulez faire... face mais vous allez plutôt jouer votre carrière à...pile ou face.

SOPHIE – Vous me testez là ? On a dissimulé une caméra ? Dites-moi où elle se trouve que je puisse participer moi aussi !

ANNE – Mais elle ne nous prend pas au sérieux, cette Milady de pacotille !

SOPHIE – De pacotille, tiens donc ? Votre vocabulaire prend de l’extension, vous passez en phase deux : est-ce l’alerte rouge ?

AURORE – Mais elle se paye notre tête, la pimbêche !

SOPHIE – Pimbêche toi-même, actrice de supermarché ! Va vendre tes maquereaux en grande surface et profite-en pour y nettoyer le carrelage. Dans ce genre de métier au moins, tu auras de l’avenir.

AURORE – Non mais, retenez-moi, les filles ou je la découpe en morceaux !

ANNE – Calme-toi, Aurore. Elle n’en vaut pas la peine.

GABRIELLE – Prends-ça d’où ça vient, c’est-à-dire d’une poubelle. Respire à fond mais pas à côté du tas d’ordures.

SOPHIE – C’est parti pour la séance de yoga.

AURORE (*s’avançant*) – Tu préfères une séance de boxe, que le service des urgences puisse faire de la couture sur tes arcades sourcilières ?

(*Pierre Lambert, le metteur en scène, fait son entrée, côté cour.*)

PIERRE (*troublé*) - ...Sophie ?

SOPHIE – Oui, Sophie. Tu ne m’attendais pas ?

ANNE – Vous voyez : vous n’étiez même pas convoquée. Vous pouvez repartir.

PIERRE – Je...Je crois que nous avons perdu assez de temps. Passons à l’audition. Et si Sophie...tu permets que je t’appelle Sophie ?

SOPHIE – Ne change rien à tes habitudes.

GABRIELLE (*intriguée*) – Quelles habitudes ?

PIERRE – Ce n’est rien, je l’ai tutoyée dès la première audition.

SOPHIE – Je m’en rappelle comme si c’était hier : la scène de la rencontre, celle des fiançailles, du mariage. J’ai les répliques gravées dans ma mémoire.

AURORE – Mais on ne les a pas jouées ces scènes-là !

ANNE – C’est vrai ça : comment comparer et juger dans ces conditions ?

PIERRE (*de plus en plus embarrassé*) – Mais...c’est...c’est courant, d’ailleurs aujourd’hui personne ne jouera la même scène et puisque Sophie doit absolument repartir très vite, je commencerai avec elle et j’inviterai les autres à patienter à côté. (*Il désigne la porte côté jardin.*) Des rafraîchissements vous y attendent.

GABRIELLE – Des rafraîchissements, vraiment ? L’ambiance était déjà glaciale, il aurait fallu des thés chauds.

AURORE – Et un métier à tisser. Pénélope a attendu vingt ans le retour d’Ulysse. C’est pour ce rôle-là qu’il aurait fallu nous auditionner.

ANNE – Trêve de discussions : allons patienter...impatiemment. (*Elles sortent côté jardin.*)

### SCENE 3 : PIERRE et SOPHIE, puis GABRIELLE

SOPHIE – Alors, chéri, tu auditionnes pour renouveler ton harem ?

PIERRE – Mon harem ? Mais que vas-tu imaginer ? Tu te crées un scénario.

SOPHIE – Parlons-en du scénario : un cinéaste de seconde zone...

PIERRE (*vexé*) – Merci.

SOPHIE – ...additionne, collectionne les auditions comme il collectionne les maîtresses. De pauvres ingénues à qui il fait miroiter le rôle de leur vie dans un film qui marquera les annales.

PIERRE – Les annales, n’exagérons rien. Je cherche simplement à faire des films rentables.

SOPHIE – Si peu. On est loin en tout cas de la gloire passée.

PIERRE – Tout le cinéma français est dans le creux de la vague.

SOPHIE – Et c’est toi qui surfe en tête... seul en tête, car personne ne prend ton sillage. Tu ne crées pas la mode, tu la suis. Tu n’as aucune créativité, mon pauvre Pierre.

PIERRE – Je ne pense pas que tu sois dans ton état normal. Ce genre de discussion demande une réflexion de fond, dans un endroit approprié : chez nous par exemple, et un bon verre à la main.

SOPHIE – Tu parles comme un homme politique, mon pauvre Pierre.

PIERRE – Je ne suis pas ton pauvre Pierre.

SOPHIE – Si, tu l’es ! Sans l’argent de papa que tu as épousé en m’épousant, tu n’es rien. Quand il est décédé, les films Valmont, c’était un label de qualité ! Il t’a fait débiter, te guidait, car lui, c’était un artiste, un vrai, pas un raté comme toi.

PIERRE – C’est la journée des compliments.

SOPHIE – Plus que tu ne le crois. Cette société, que tu as dépréciée, en la rebaptisant Valmont-Lambert, est toujours la mienne. Autrement dit, mon pauvre Pierre, si tu n’arrêtes pas tes fredaines, je divorce et tu te retrouveras alors au sens propre « Mon pauvre Pierre ».

PIERRE – Voyons Sophie.

SOPHIE – Et tu risques bientôt de tourner une œuvre très contemporaine. J’en vois déjà la bande-annonce : Les films Valmont-Lambert présentent « Mon pauvre Pierre » ou « La revanche de l’épouse bafouée ». Je ne pouvais pas prendre « L’homme qui aimait les femmes », un cinéaste – de talent, celui-là – l’a tourné avant toi . Et « L’homme qui collectionnait les maîtresses » me semble un tantinet racoleur, vulgaire, il manque de classe...un peu comme toi, finalement.

PIERRE (*protestant*) – Mais Sophie, qu’ai-je fait pour mériter toutes ces horreurs ?

SOPHIE – Aujourd’hui, rien encore. J’aurais dû attendre pour te surprendre en flagrant délit. Seulement, je n’ai pas pu le faire quand j’ai tout découvert. Je suis devenue enragée.

PIERRE – Cela, je l’ai remarqué. Tu aurais pu faire un détour par l’Institut Pasteur avant de venir... Découvert quoi ?

SOPHIE – Ton agenda, ta garçonnière.

PIERRE – Mon agenda, mais qu’a-t-il de particulier, mon agenda ?

SOPHIE (*criant*) – Il est noir.

PIERRE (*troublé*) – ...Noir ?

SOPHIE – Oui, noir. Je ne parle pas de l’officiel : le rouge. Parce qu’il faut dire qu’il y a le rouge et le noir et que tu te prends pour Stendhal, ma parole !

PIERRE - ...Le rouge et le noir, tu vas rire, mais...

SOPHIE – Je suis ... morte de rire et... j’enterre tes illusions, mon pauvre Pierre.

PIERRE – So... tu vas vraiment rire mais...tu sais bien que je fourmille toujours de projets.

SOPHIE – Tu fourmilles ? Monsieur Pierre fourmille de projets. Il s’active comme une fourmi, mais c’est sale et répugnant une fourmi.

PIERRE – Ne m’appelle pas monsieur Pierre, j’ai l’impression de me retrouver à la tête d’un réseau de call-girls. Je préférerais encore quand tu m’appelais « Mon pauvre Pierre ».

SOPHIE – Oui, tu es seulement à la tête d’un réseau de maîtresses, rétablissons la vérité, la vérité toute nue...à moins qu’avec elles tu fasses ça tout habillé.

PIERRE – Tu deviens vulgaire.

SOPHIE – J’attends toujours tes explications. Donc, tu fourmilles de projets et ça donne ?

PIERRE – Des notes dans un agenda.

SOPHIE – Noir !

PIERRE – Noir.

SOPHIE – Et qu’y notes-tu ?

PIERRE - ...Des... choses... qui serviront pour un prochain film.

SOPHIE – Tu n’as pas encore commencé tes mousquetaires et tu enfourches déjà un autre cheval ?

PIERRE – J’ai toujours un film d’avance, tu sais.

SOPHIE – Je croyais plutôt que tu en avais toujours un de retard. Quand je les visionne, c’est du déjà vu. Tu n’es pas le pasteur qui guide son troupeau, tu suis...comme un mouton de Panurge.

PIERRE – Qu’est-ce qu’un pasteur vient faire dans cette histoire, si ce n'est celui qui aurait pu te vacciner ? Tout cela me paraît tellement inattendu et injustifié.

SOPHIE – Inattendue, c’est ta trahison qui l’était, et injustifiée, car je ne méritais pas ça, tu m’entends : je ne méritais pas ça ! Mais le film est fini. Tu n’as plus qu’à sortir de la salle de projection de ma vie. Les films Valmont continueront sans Lambert.

PIERRE – Mais tu deviens folle : tout ça pour un agenda que j’ai laissé traîner.

SOPHIE – Mais tu avoues, mon cochon !

PIERRE – Je n’avoue rien du tout, pas plus que je ne suis ton cochon ou ton pauvre Pierre. A toute chose, il y a une explication.

SOPHIE – Pour tous les rendez-vous notés dans cet agenda ? Pour tous ces restaurants que tu as fréquentés avec toutes ces créatures, pour tous ces moments intimes partagés avec elles ?

PIERRE – Ces créatures sont purement imaginaires.

SOPHIE – Imaginaires ? Comme certains commentaires le sont aussi sans doute ? Quand je les ai lus, j’ai cru avoir affaire à Superman alors que, avec moi, Superman a connu quelques défaillances : en guise de bombe sexuelle, c’était parfois un pétard mouillé.

PIERRE – Oui ! bon ! ...c’est facile et d’une bassesse : vous les femmes, pouvez toujours. Nous les hommes, êtres sensibles, nous trouvons à la merci de la moindre contrariété.

SOPHIE – Qu’est-ce que tu as eu comme soucis, mon pauvre chéri !

PIERRE – Et toi comme migraines !

SOPHIE – A force de trop réfléchir. Si je ne l’avais pas fait à ta place, la boîte aurait croulé. Et nous avec.

PIERRE – Et terminé alors ton train de vie qui nous a coûté une fortune.

SOPHIE – En notes de restaurants avec tes « créatures ».

PIERRE – Imaginaires.

SOPHIE – Si elles le sont, j’attends la suite des explications. En quoi toutes ces annotations auraient-elles un rapport avec un prochain film ?

PIERRE – ...Ce...film... raconterait l’histoire d’un homme qui mène une double vie.

SOPHIE – Lui aussi ? En portant des lunettes à double foyer, je présume ? Alors, la suite ?

PIERRE – Quelle suite ? Cet agenda me sert à imaginer la double vie d'un homme, je te l'ai dit. Que veux-tu y ajouter ? Certains tiennent bien un journal intime.

SOPHIE – Et pourquoi serais-tu passé au stade de l'écriture ? Tu comptes envoyer ton cher François, ton meilleur ami, ton scénariste attiré au chômage ?

PIERRE – Mais non ! Il aurait retravaillé mes notes et en aurait tiré un scénario bien ficelé.

SOPHIE – Autre question, alors : si ces créatures sont imaginaires, pourquoi avoir choisi des restaurants, eux, bien réels ?

PIERRE – J'ai choisi des repères familiers.

SOPHIE (*insistant*) – Qui te sont familiers. Je constate que ces lieux me sont étrangers parce que nous ne fréquentons que les deux ou trois mêmes restaurants depuis des années. Bref ! que dans ces repères familiers, tu ne m'as jamais invitée. Le personnel se serait posé des questions, j'imagine.

PIERRE – Tu imagines, exactement. Tu ne fais que cela : imaginer, fantasmer, fabuler.

SOPHIE – Je fabule ? Et qu'ai-je donc fabulé, qui manquait au répertoire de Jean de La fontaine : « Le chaud lapin et les naïves » peut-être ? Car elles sont naïves, ces donzelles. Elles croient qu'elles vont hériter du rôle qui les révélera. Et tu multiplies tes auditions et à chaque palier franchi, je suppose qu'elles paient de leur personne.

PIERRE – Elles sont évaluées objectivement. Pourrais-tu me dire à propos quel bon vent t'a amenée dans ce bureau, au risque de faire échouer l'audition finale ?

SOPHIE – Ton agenda.

PIERRE (*un peu troublé*) – Mon agenda...noir ?

SOPHIE – Non, rouge, mon brave chéri ! Tu avais pris la peine de la noter dans l'agenda de la bonne couleur, enfin, bonne couleur en ce qui te concerne. Et en prime, tu y avais indiqué : « rôle de Milady ». Je ne me suis donc pas gênée, en arrivant, pour les faire mousser en me présentant comme une concurrente. Comment comptais-tu les départager ? Par la scène du baiser ?

PIERRE – Tu me provoques, mais je ne craquerai pas : je suis innocent.

SOPHIE – Tu es peut-être mal placé alors pour juger celle qui jouera l'espionne, la coupable qui sera décapitée par le bourreau. Un...innocent, tout de blanc vêtu, peut difficilement apprécier la noirceur d'une âme. En revanche, lorsque l'on fait soi-même le mal...

PIERRE – Et que l'on possède un agenda noir comme l'âme de Milady...c'est cela que tu veux entendre.

SOPHIE – Si tu le dis...

PIERRE – Je prononce simplement les mots que tu souhaites entendre, Milady ne sera pas seule à être décapitée. Avant même de m'entendre, tu m'avais condamné.

SOPHIE – A la décapitation ? Je dois ...perdre la tête. C'est ça, je suis devenue folle. Tu ne t'en étais pas aperçu ? Mais où avais-tu la tête ?

PIERRE – Sur le billot. Tu sais, c'est une position inconfortable et qui n'est guère favorable à l'observation.

SOPHIE – D'autant que tu avais la tête ailleurs.

PIERRE – Où ça, avec mes créatures, je suppose ?

SOPHIE – Dans ton petit studio aménagé au dernier étage, là où je ne pouvais pas aller puisque cette pièce était théoriquement un infâme et horrible grenier où des araignées géantes m'auraient dévorée après m'avoir attirée dans leurs toiles. Bref ! là où après avoir tissé ta toile, tu abusais de la crédulité de jeunes filles.

PIERRE (*très troublé*) - ... Le...petit... studio ?

SOPHIE (*l'imitant*) – Oui, comme tu le dis si bien...le... petit... studio. Il a l'air de te troubler, en tout cas, ...le...petit...studio.

PIERRE (*soucieux.*) - ...Ce...ce n'est pas ce que tu crois.



SOPHIE – Je te jure, Pierre, que je ne suis pas loin d'envisager le crime passionnel. De toute façon, avec un bon avocat, j'aurais toutes les chances de bien m'en tirer. « Bafouée, trompée dans l'immeuble même où son célèbre père avait installé les bureaux de la première grande société française de production à avoir fait parler d'elle jusqu'à Hollywood, Mesdames et Messieurs les Jurés, cette femme n'a pas supporté que cette infamie se déroule presque sous ses yeux dans cette pièce où son père avait rangé les bobines de son premier film. Oui, Mesdames et Messieurs les Jurés, elle a vidé son chargeur, comme vous l'auriez tous fait, dans le corps de celui qu'elle avait aimé. Mesdames et Messieurs, ce n'est pas seulement moi aujourd'hui qui vous demande de l'acquitter, mais aussi tous ces Françaises et ces Français qui ont un jour vu ce premier film de Raymond Valmont, le père de l'accusée. »

PIERRE – Il dirait... tout ça ton avocat ?

SOPHIE – Non, ça c'était moi : un véritable avocat ferait encore mieux, évidemment !

PIERRE – Rallier tous les Françaises et les Français à ton panache blanc, ne serait-ce pas un tantinet mégalomane ? Tu ne brigues pas la présidence de la République, par hasard ?

SOPHIE – Je ne me laisserai pas faire, tu as compris : je suis à deux doigts du crime passionnel ! Tu as compris : du crime passionnel !

*(Gabrielle fait son entrée côté jardin.)*

GABRIELLE – Vous n'auriez pas bientôt fini ? La révolte gronde : nous en avons assez d'attendre.

PIERRE - ...Attendre ?

SOPHIE – Tu les avais oubliées ? Mais ça veut dire que j'ai été bonne, très bonne.

*(Elle commence à gesticuler, à lever les bras.)* J'ai décroché le rôle, j'ai décroché le rôle !

GABRIELLE – Ça veut dire quoi ça ? Si c'est vrai, on casse tout, tu entends : on casse tout !

PIERRE – Non, ce n'est rien. J'ai bientôt terminé avec Sophie.

SOPHIE – En effet, tout sera bientôt terminé, tout !

GABRIELLE – Tout quoi ? Pas très clair, tout ça. J'y vais mais dans cinq minutes, on casse tout, tu entends... Pierre, on casse tout ! *(Elle ressort.)*

SOPHIE – Elle te tutoie : normal aussi, sans doute !

PIERRE – Tant pis pour lui ! C'est François !

SOPHIE – Qu'est-ce que François vient faire là-dedans ? Ne détourne pas la conversation.

PIERRE – C'est François, Sophie ! Tu ne me comprends pas ?

SOPHIE – Et que faut-il comprendre ?

PIERRE – L'agenda noir et le studio, c'est François.

SOPHIE – Je suis déçue, très déçue.

PIERRE – Toi aussi ? Moi aussi, quand j'ai découvert tout ça, j'étais complètement dégoûté. J'ai quand même cherché un côté positif et je l'ai trouvé : m'inspirant de sa double vie, j'ai tout noté dans un agenda...

SOPHIE – Le noir.

PIERRE – Le noir, en effet. Je me suis dit qu'il serait bien placé en relisant toutes mes notes pour en tirer un scénario en béton. Mais j'ai été déçu, tu ne peux pas savoir !

SOPHIE – Mon dieu, que je suis déçue !

PIERRE – Je te comprends, ma chérie.

SOPHIE – Oh non ! tu ne me comprends pas : je suis déçue que tu n'aies réussi à trouver que cette couleuvre à me faire avaler en accusant ton meilleur ami, le temps de lui expliquer la situation sans doute, pour qu'il te couvre.

PIERRE *(découragé)* – Décidément, tu n'en démords pas.

SOPHIE – Il faut bien que je te morde puisque le remords ne te...ronge pas.

PIERRE – Je ne te connaissais pas cet humour corrosif.

SOPHIE – Tu me connais mal. Tu ne sais d'ailleurs pas de quoi je suis capable : avant de commettre mon crime passionnel, je vais aller rejoindre tes petites protégées.

PIERRE – Pourquoi vas-tu faire ça ?

SOPHIE – J'ai bien le droit de leur faire un...brin de conversation à tous ces beaux...brins de fille.

PIERRE – Qu'as-tu encore comme idée derrière la tête ?

SOPHIE – Pas derrière, mon pauvre Pierre, mais à l'intérieur et dès que je serai auprès d'elles, je la laisserai voyager jusqu'à elles. Avoir une idée derrière la tête, c'est l'avoir bien ancrée... à l'intérieur !

PIERRE – Et quelle est cette idée ?

SOPHIE (*triumphante*) – Surprise !

PIERRE – Au point où nous en sommes, je ne risque plus grand-chose en étant au courant.

SOPHIE – Si, si, tu risques quelque chose !

PIERRE – Ah bon ! et quoi ?

SOPHIE – Le stress, l'angoisse, pire, l'infarctus ! Avoue que ce serait amusant : menacé de mort par sa femme, il meurt d'un arrêt du cœur. Et pour moi, plus besoin de maison... d'arrêt, ni d'arrêt... du tribunal, juste l'arrêt... de l'autobus pour attendre un prochain mari, un prochain amour. (*Elle rit.*) L'alibi parfait : l'assassinat par mort naturelle. Le légiste aurait beau t'autopsier, te découper en petits morceaux de viande et en ramener un pour nourrir son chien, invariablement on en arriverait à la même conclusion : mort par arrêt... de l'arbitre d'un arrêt... du cœur. Notre médecin, qui te connaît bien, pourrait même ajouter : « Mais pourquoi avoir cru à un crime ? Sa fin est normale : après avoir couru de cœur en cœur, le sien a lâché. Pierre Lambert a simplement présumé de ses forces, du moins avec ses maîtresses, parce qu'avec sa femme... »

PIERRE – Tu ne vas revenir là-dessus ?

SOPHIE – Non mais à présent, écoute mon idée, tends l'oreille.

PIERRE – Que vas-tu encore inventer ?

SOPHIE – Serons-nous en pleine fiction ou au cœur de la réalité ? Leur réaction me l'apprendra et ta vie en dépendra. Je vais leur dire que tu m'as fait des avances et que tu m'as bien fait comprendre que si j'y cédaï, j'obtiendrais d'office le rôle de Milady.

PIERRE – Tu ne vas pas faire ça ?

SOPHIE – Si tu leur as tenu le même genre de discours, tu verras trois furies se jeter sur toi comme une meute de louves pour te faire payer.

PIERRE – Tu es répugnante.

SOPHIE – Si tu es innocent, tu n'as rien à craindre. En revanche, si tu es coupable, ton assassinat sera imputé à ces trois furies : deuxième cas de figure favorable pour moi après l'infarctus. Troisième possibilité enfin : si elles ne passent pas elles-mêmes à l'acte, il faudra bien m'y résoudre mais avec un bon avocat, tu connais la chanson également...A bientôt, mon pauvre Pierre ou adieu, qui sait ?

(*Elle passe à côté les rejoint.*)

PIERRE (*affalé sur une chaise*) – Mon Dieu ! Aidez-moi : j'ai l'impression d'être au bord de la crucifixion ou dans l'arène avant l'entrée des lionnes affamées.

(*On frappe à la porte, côté cour.*)

PIERRE – Ce doit être François. Enfin un peu de réconfort ! (*Pierre va ouvrir.*)

#### SCENE 4 : PIERRE et YVES DELROT

DELROT (*en voix off*) – Monsieur Lambert ?

PIERRE – Oui. A qui ai-je l'honneur ?

DELROT (*rentrant furieux*) – L'honneur ? C'est vous qui parlez d'honneur ?

PIERRE (*en aparté*) – Le cauchemar recommence. Je vais me pincer et je vais me réveiller.

DELROT – Je suis venu vous entretenir de choses graves.

PIERRE – Ah ? Et c'est urgent parce que...

DELROT – Vous êtes occupé à auditionner, c'est ça ?

PIERRE – Heu ! ...oui...mais comment le savez-vous ? Vous ne l'avez quand même pas vu dans une boule de cristal ...ou lu dans un agenda rouge, je suppose ?

DELROT – Si.

PIERRE (*interloqué*) – Si ? Je...Ce n'est pas possible ?

DELROT – Et pourquoi ne serait-ce pas possible ?

PIERRE – Quelqu'un vous a montré cet agenda ?

DELROT – Vous avez vu juste.

PIERRE – Une femme ?

DELROT – Une femme, oui.

PIERRE – Mais pourquoi ?

DELROT – Vous n'avez qu'à le lui demander. Il me semble que vous êtes bien placé pour ça.

PIERRE (*en aparté*) – Mon Dieu ! Elle a engagé un tueur à gages. (*Puis à l'homme.*) Vous êtes venu pour me tuer ?

DELROT – Cela, ça dépend de vous. Le contrat est déjà signé ?

PIERRE (*en aparté*) – Le contrat ? Un contrat sur ma tête ? C'est toute la mafia que je vais avoir sur le dos !

DELROT – Alors, qui sera l'heureuse élue ?

PIERRE – L'heureuse élue ? J'avoue que je ne vous suis pas.

DELROT – Il vaudrait mieux pour vous et votre petite santé, pourtant. Devant, je pourrais vous tirer dans le dos, vous tirer...comme un lapin...un chaud lapin.

PIERRE (*en aparté*) – La Fontaine ! « Le chaud lapin et les naïves », mais ça tourne à l'obsession ! (*Puis à l'homme.*) Que vous a demandé ma...heu ! ...cette femme ?

DELROT – Rien. J'ai pris seul cette initiative pour son bien.

PIERRE – Vous êtes son amant ?

DELROT – Libre à vous de voir les choses sous cet angle.

PIERRE – La chienne !

DELROT – Dites donc ! Je ne vous permets pas.

PIERRE – Vous ne me permettez pas ? Vous ne manquez pas de culot, c'est le monde à l'envers !

DELROT – Votre culot n'est pas inférieur au mien. Et comme metteur en scène, c'était plutôt l'envers du décor.

PIERRE – Depuis combien de temps la connaissez-vous ?

DELROT – Cinq ans et oserais-je dire cinq ans de passion.

PIERRE – Osez, ne vous gênez surtout pas. Cinq ans et moi qui n'ai rien remarqué !

DELROT – Vous n'allez pas me dire que cela dure entre vous depuis aussi cinq ans ?

PIERRE – Dix.

DELROT – Dix ans ?

PIERRE – Dix ans, en effet. Désolé de vous l'apprendre.

DELROT – La garce ! Je n'ai jamais rien soupçonné.

PIERRE – Fallait-il que vous soyez aveugle, mon vieux !

DELROT – Je ne suis pas « Votre vieux ».

PIERRE – Vous avez raison, je comprends votre réaction : j'ai connu ça avec « Mon pauvre Pierre » ...Alors, comme ça, pour faire son bien, vous voulez me tuer ?

DELROT – Oui. Surtout si elle n'est pas l'heureuse élue.

PIERRE – L'heureuse élue ? C'est religieux ? Je ne vous suis toujours pas, quelque chose m'échappe.

DELROT – Quelque chose vous échappe ? Ne serait-ce pas tout simplement le contrôle de la situation ?

PIERRE – Non, c'est un peu comme au Tour de France, j'ai dû rater une étape de montagne avec de gros écarts et je ne comprends plus du tout le classement général.

DELROT (*menaçant*) – Mais vous osez vous moquer de moi, ma parole !

PIERRE – Sûrement pas. Mettez-vous à ma place : vous vous moqueriez d'un homme qui vous menace de mort ? Non, sincèrement, quelque chose m'échappe.

DELROT – C'est pourtant on ne peut plus clair.

PIERRE – Pour vous, peut-être. De mon côté, je vous jure que j'ai de la buée sur les carreaux et j'ai beau frotter, la visibilité ne s'améliore pas.

DELROT – Eh bien ! je vais frotter avec vous et vous verrez que tout sera plus clair : j'ai vu l'agenda rouge et je suis venu aujourd'hui puisque c'est l'audition finale.

PIERRE – Vu comme ça, ça a l'air simple évidemment.

DELROT – Mais ça l'est !

PIERRE – Je ne demande qu'à vous croire. Mais quitte à mourir, voyez-vous, j'aimerais pourtant comprendre pour quelle raison, monsieur... ?

DELROT – Je ne pense pas que mon nom puisse vous aider puisque ma femme se fait toujours appeler par le sien.

PIERRE – Avec vous aussi ? Elle en est tellement fière...mais tout ceci n'éclaire pas ma lanterne.

DELROT – Je vais dissiper le brouillard de ce mystère à défaut du malentendu. Je m'appelle Yves Delrot.

PIERRE – Yves Delrot ? Elle a un amant qui s'appelle Yves Delrot !

DELROT – Cela n'a rien d'extraordinaire !

PIERRE – Pour vous, assurément ! Pour moi, ça change tout ! Je connais le nom de mon assassin. Peut-être aurai-je le temps et la force de l'écrire avec mon sang sur ces murs.

DELROT – Vous ne faites pas du cinéma pour rien, vous ! Ainsi cela dure depuis dix ans ?

PIERRE – Oui. Et avec vous depuis cinq ans ? Et nous ne nous sommes aperçus de rien. Finalement, nous sommes tous deux à plaindre. Nous pourrions fonder une amicale : l'Amicale des Cocus Aveugles, l'A.C.A., ça sonne bien, vous ne trouvez pas ?

DELROT – N'essayez pas de m'attendrir, ça ne marchera pas. Vous ne vous êtes aperçu de rien : elle est drôlement forte, n'est-ce pas ? Vous qui cherchez une bonne comédienne, vous l'avez trouvée.

PIERRE – Je ne pense pas : elle évolue dans ce milieu depuis sa plus tendre enfance, mais elle n'est pas prête à passer de l'autre côté de la caméra.

DELROT – Depuis sa plus tendre enfance ? Décidément elle m'en a caché des choses, mais détrompez-vous, elle aspire tellement à jouer la fameuse Milady qu'elle n'en dort plus.

PIERRE (*perplexe*) – Tout s'embrouille à nouveau : je dois être en décalage horaire. Elle ne quitte pas mon lit et pourtant elle se retrouve dans le sien. Se glisserait-il dans mon lit quand je suis endormi ?

DELROT – Vous n'allez pas me faire de propositions indécentes, par hasard ? Je ne sais pas ce qui me retient de sortir dès maintenant mon revolver et de vous abattre comme un chien.

PIERRE – Le doute.

DELROT – Le doute ?

PIERRE – Oui. Il doit profiter à l'accusé. Surtout quand le risque de commettre l'erreur judiciaire semble important.

DELROT – Que voulez-vous dire par là ?

PIERRE – J'ai de plus en plus l'impression d'être la victime d'une méprise.

DELROT – Vous vous appelez bien Pierre Lambert, vous êtes metteur en scène et vous faites passer aujourd'hui l'audition finale qui vous permettra de choisir une actrice pour le film que vous préparez et qui aura pour sujet « Les trois mousquetaires ». Je ne me trompe pas ?

PIERRE – Non. En revanche, je me demande sincèrement s’il n’y a pas erreur sur la personne de la maîtresse.

DELROT – Quoi ? Vous n’êtes pas sûr de l’identité de ma femme ? Peut-être avez-vous plusieurs maîtresses ?

PIERRE – Oui mais revenons à l’essentiel.

DELROT – Revenir à l’essentiel ? Vous avez plusieurs maîtresses et vous appelez ça des détails, peut-être ? Je comprends maintenant vos doutes sur son identité. Non seulement elle me trompait avec vous mais vous ne lui étiez même pas fidèle. Voilà une raison supplémentaire de vous tuer.

PIERRE (*tremblant*) – Mais vous n’allez pas assassiner un homme si vous n’êtes pas sûr à cent pour cent de sa culpabilité ? Que ferez-vous ensuite si je suis innocent ? Vous passerez quinze ou vingt ans en prison avec vos remords et vos regrets. Et quand vous sortirez, vous constaterez que vous avez tué pour une femme qui ne vous aura pas attendu. Parce que je la connais Sophie, elle ne vous attendra pas.

DELROT (*troublé*) – De... de qui venez-vous de parler ?

PIERRE – Mais de Sophie, comment voulez-vous que je l’appelle ?

DELROT – Sophie ? A double vie, double identité ! Evidemment, suis-je bête !

PIERRE (*réalisant*) – J’ai compris ! La vôtre ne s’appelle pas Sophie : c’est logique, elle ne peut pas passer ses nuits avec deux hommes en même temps. Comment s’appelle-t-elle ?

DELROT – Anne.

PIERRE (*souriant*) – Mon Dieu ! Vous êtes le mari d’Anne, ma maîtresse et j’ai cru que vous étiez l’amant de Sophie, ma femme. Mais c’est merveilleux, ça ! Mais tout s’arrange, elle est innocente et moi aussi. Ah ! monsieur Delrot, comme nous avons de la chance !

DELROT – Vous trouvez ? Moi, pas ! Que vous m’ayez pris pour un autre, soit ! Avec la vie agitée que vous menez, cela n’a rien d’étonnant. Mais cela ne change rien à ma situation : je suis le cocu et vous êtes l’amant, monsieur. Et un amant, cela se tue !

PIERRE – Mais nous sommes au troisième millénaire, monsieur Delrot, plus au Moyen Age. Faisons la paix.

DELROT – Mais c’est qu’il m’emmènerait au fort pour fumer le calumet, le gaillard ! Sachez que je suis toujours sur le sentier de la guerre et que si je dois battre le rappel de tous ceux que vous avez faits cocus, j’ai l’impression que nous serons bientôt une tribu à vouloir vous expédier en enfer.

PIERRE – Soyez raisonnable, monsieur Delrot, laissez les westerns à John Wayne. Je vous tends la main sans la moindre rancune.

DELROT – Vous ne manquez pas de culot ! N’inversez pas les rôles : je suis toujours la victime, ne l’oubliez pas.

PIERRE – Justement : ne devenez pas coupable, surtout d’assassinat, c’est un rôle qui ne vous irait pas. Et puis songez à celle qui ne porte pas votre nom peut-être tout simplement parce qu’elle n’est pas votre épouse légitime.

DELROT – En effet...

PIERRE – Alors, peut-être rêvez-vous de lui passer officiellement la bague au doigt.

DELROT – Si je n’y songeais pas, je ne serais pas devant vous en ce moment, figurez-vous. Je ne cherche que son bonheur, contrairement à vous qui collectionnez les maîtresses.

PIERRE – Qui vous dit que je les collectionne ? Je peux très bien être sincèrement épris de votre femme. Et il peut très bien s’agir du premier coup de canif que je donne dans mon contrat de mariage.

DELROT – Si c’est le cas, alors je veux bien m’effacer. Je veux son bonheur, je vous l’ai dit.

PIERRE -...Heu ! ...non...vous m’avez prouvé que vous l’aimiez réellement, je ne peux décemment pas vous faire ça.

DELROT – Vous le pourriez si vous l’aimiez vraiment mais votre attitude démontre tout le contraire : vous êtes bien l’homme superficiel que j’imaginai. Vous ne méritez pas que je me salisse les mains maintenant. Je ne vous tuerais pas, c’est décidé.

PIERRE (*hilaré*) – Que voilà une sage décision ! Vous êtes un homme épatant, monsieur Delrot, vraiment épatant.

DELROT – J’attendrai deux heures.

PIERRE (*surpris*) - ... Vous... Vous attendrez deux heures ? Que voulez-vous dire par là ?

DELROT (*regardant sa montre*) – Dans deux heures, Lambert, vous devrez avoir rompu avec elle et lui avoir fait signer un contrat. Vous l’engagerez pour le rôle de Milady pour disons cinq cents mille euros et dix pour cent des recettes du film. Cela vous vaudra la vie sauve.

PIERRE – Mais vous voulez en plus ma faillite !

DELROT – Et une clause stipulera qu’en cas de non-respect de vos engagements, vous lui verserez cinq cents autres mille euros.

PIERRE – Il n’y a pas à dire : vous avez le sens des affaires, vous n’auriez pas un portefeuille à la place du cœur, par hasard ?

DELROT – Je ne veux que son bonheur. Et celui-ci passe forcément par un confort matériel, ce n’est pas à vous que je vais l’apprendre.

PIERRE – Et si tout ça n’est pas mis noir sur blanc et signé dans deux heures ?

DELROT – Vous mourrez !

PIERRE – Mais le délai est bien trop court.

DELROT – Il vous suffit de congédier directement les autres candidates. Quant au contrat, vous possédez sûrement des modèles où seuls les chiffres doivent être inscrits.

PIERRE – Il y a trop de zéros dans vos chiffres !

DELROT – C’est votre problème, pas le mien !

PIERRE – Facile à dire !

DELROT – Facile à réaliser ! Ne perdez plus de temps, Lambert ! Il y va de votre vie. Je reviens dans deux heures. (*Il se dirige vers la porte, côté cour.*)

PIERRE – Mais qu’est-ce qui me prouve qu’une fois le film tourné et l’argent empoché, vous ne me tuerez pas ?

DELROT – Une chose qui ne se chiffre pas en euros mais qui à mes yeux est inestimable : ma parole. (*Il sort.*)

## RIDEAU

## ACTE 2

### SCENE 1 : PIERRE et FRANÇOIS

(*Dans le même décor, François fait son entrée côté cour. Pierre est occupé à respirer profondément les yeux fermés, assis sur le bureau en tailleur.*)

FRANÇOIS – Alors, que se passe-t-il ? Tu te mets au yoga ?

PIERRE – J’essaye seulement de me calmer. Où étais-tu ?

FRANÇOIS – Je prenais simplement un peu de bon temps, tu me connais !

PIERRE – Comment t’expliquer rapidement avant l’arrivée des trois furies meurtrières ?

FRANÇOIS – Les trois furies meurtrières ? Bon ! parlons posément et éclaire ma lanterne puisque je suis en retard : l’audition est-elle déjà terminée ?

PIERRE – Non, elle n’a pas encore commencé.

FRANÇOIS – Pourquoi as-tu enlevé l’écriteau, alors ?

PIERRE – L’écriteau ? Quel écriteau ?

FRANÇOIS – Celui que j’avais placé tantôt comme d’habitude !

PIERRE – Et qui disait ?

FRANÇOIS – Pour l'audition, rentrez sans frapper.

PIERRE (*réfléchissant*) – Et il n'est plus là ?

FRANÇOIS – Non.

PIERRE – Donc, quelqu'un l'a enlevé.

FRANÇOIS – Alors là, inspecteur, vous m'épatez, comment êtes-vous arrivé seul à une pareille conclusion ?

PIERRE – François, j'ai besoin que l'on m'écoute, pas que l'on se moque de moi.

FRANÇOIS – Pourrais-tu m'expliquer très lentement pour que j'y voie enfin un peu clair ?

PIERRE – Très lentement, avec les trois furies prêtes à rappliquer pour me mettre en pièces en ramenant peut-être comme trophée un petit bout de viande ? Tu rigoles ! Je n'ai pas le temps, j'espérais ton arrivée pour détalier d'ici.

FRANÇOIS – Comme un lapin ?

PIERRE – Tu ne vas venir avec La Fontaine, toi aussi ? Parce que je connais la chanson, figure-toi.

FRANÇOIS (*perplexe*) – J'avoue que j'ai du mal à te suivre. Entre tes furies prêtes à aller à la chasse pour ramener un trophée, ta visite chez le boucher pour un petit bout de viande et ta chanson de Lafontaine, je m'y perds.

PIERRE – La Fontaine, il ne s'agit pas de Philippe, le chanteur, mais de « Jean de », l'auteur des fables. Et, depuis tantôt, il y a déjà eu un changement de titre : « Le chaud lapin et les naïves » est devenu « Le chaud lapin et les trois furies ».

FRANÇOIS – Tu es sûr que tu n'aurais pas besoin d'un peu de repos ?

PIERRE – Si ! mais je n'ai pas le temps pour l'instant, où en étions-nous ?

FRANÇOIS – La disparition de l'écriteau. Reprends: pense à ceux qui n'ont ni ta capacité de compréhension, ni ton quotient intellectuel.

PIERRE – Tu es plus gentil que ma femme : elle m'a reproché de n'être qu'un mouton, pas un pasteur qui montre la voie.

FRANÇOIS (*le regardant bizarrement*) – Tu es sûr que tout va bien ?

PIERRE – Non. Quand tu es arrivé, en respirant profondément, je me disais que ce devait être une machination, une mise en scène... Ce Delrot qui est venu me menacer : n'aurait-il pas pu tout savoir autrement que par l'agenda rouge de sa femme que j'avais prise pour la mienne alors qu'elle n'était que ma maîtresse sans qu'elle porte officiellement son nom ?

FRANÇOIS (*après un long silence*) – Si tu le permets, je vais changer de siège. Peut-être que vu d'un autre angle... (*Il change de siège.*) Tu peux répéter la question ?

PIERRE – Je me demandais : ce Delrot qui est venu me menacer, n'aurait-il pas pu tout savoir autrement que par l'agenda rouge de sa femme que j'avais prise pour la mienne alors qu'elle n'était que ma maîtresse sans qu'elle porte officiellement son nom ?

FRANÇOIS (*après un aussi long silence*) – Si, sûrement : avec un ordinateur à la place du cerveau... Donc, si je te comprends bien, un homme appelé...Delrot, c'est ça ?

PIERRE – Affirmatif.

FRANÇOIS – Est venu te menacer après avoir vu un agenda rouge, comme le tien...

PIERRE – C'est l'origine du quiproquo.

FRANÇOIS – Ah ! c'était un quiproquo, tu me rassures !

PIERRE – J'ai donc cru pendant une grande partie de l'entretien que l'agenda qu'il avait vu était le mien...

FRANÇOIS – Et non pas celui de sa femme.

PIERRE – Tu vois que ça commence à venir.

FRANÇOIS – Lentement, très lentement.

PIERRE (*découragé*) – Et ce monsieur appelé Delrot parle de sa femme en disant « Ma femme » bien qu'elle ne porte pas officiellement son nom, puisqu'ils ne sont pas mariés.

FRANÇOIS – D'accord ! je passe en phase deux, là. Après l'agenda, je comprends donc qu'il vit disons maritalement avec une femme qu'il appelle « Ma femme », plutôt que « Ma compagne », « Mon amie » ou que sais-je encore ? Et il est venu te menacer de quoi au juste ?

PIERRE – D'abord de mort puis ensuite encore de mort !

FRANÇOIS (*après un long silence*) – Tu te plains que je ne comprends pas mais il y a de quoi : ça veut dire quoi ça « D'abord de mort puis ensuite encore de mort » ? Tu ne pourrais pas être plus clair ?

PIERRE – Deux fois plutôt qu'une : cet homme m'a d'abord menacé de mort disons normalement...

FRANÇOIS – Comment ça « Normalement » ? Il y a des façons anormales de le faire ?

PIERRE – François, si un mari ou son équivalent vient te trouver en te disant « Je vais vous tuer parce que vous êtes l'amant de ma femme. », on peut trouver ça normal, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS – Tout à fait.

PIERRE – Si après quelques minutes de conversation, il en arrive à différer ton exécution de deux heures en te précisant que c'est le laps de temps qu'il te laisse pour faire signer un contrat en or massif à sa femme, que si tu t'exécutes...

FRANÇOIS – Il te demande de te suicider ?

PIERRE – Mais qu'est-ce que tu vas imaginer ?

FRANÇOIS – Mais tu me dis que si tu t'exécutes...

PIERRE – Si tu t'exécutes, donc si tu fais ce qu'il demande, qu'il te laisse la vie sauve.

FRANÇOIS – Mais c'est un maître chanteur !

PIERRE – Doublé d'un futur assassin, crois-moi, c'est un type déterminé.

FRANÇOIS – Je comprends maintenant « Et ensuite de mort ». La première était une mort sans discussion, la seconde assortie de conditions te laissant la vie. A ta place, je choisirais la seconde.

PIERRE – Tout n'est pas si simple : ses conditions sont pratiquement inacceptables financièrement.

FRANÇOIS – Il vaut mieux pourtant vivre pauvre que mourir riche. Tu ne pourrais pas vivre pauvre ?

PIERRE – Non. Je ne l'ai jamais été. On s'habitue au luxe, à la richesse, pas à la pauvreté. Tu le pourrais, toi ?

FRANÇOIS – Honnêtement, non. Mais si tu dis « Pratiquement inacceptable » plutôt que « totalement inacceptable », c'est qu'il te reste une petite porte de sortie.

PIERRE – Oui, si tu acceptes de revoir tes tarifs très sérieusement à la baisse.

FRANÇOIS – Tu as raison : c'est inacceptable. Quelle ordure, ce type ! Mon pauvre Pierre !

PIERRE – Ah non ! ça suffit ! tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ?

FRANÇOIS – Et que faut-il penser de l'absence de l'écriteau ?

PIERRE – Je pensais qu'il avait pu le lire avant de frapper à la porte et donc avoir été ainsi au courant de l'audition. J'avais été très troublé qu'il m'en parle directement.

FRANÇOIS – Mais il l'avait lu dans l'agenda rouge de sa femme non-officielle et quelqu'un avait sans doute enlevé l'écriteau avant son arrivée.

PIERRE – Tu fais de fameux progrès.

FRANÇOIS – Mais qui aurait pu l'enlever ?

PIERRE – Celles qui ont franchi cette porte avant lui.

FRANÇOIS – Donc, les trois comédiennes retenues pour l'audition finale.

PIERRE – Et Sophie.

FRANÇOIS – Sophie ? Ta Sophie ? Ta femme ?

PIERRE – Oui, « Ma Sophie », comme tu dis.

FRANÇOIS – C'est bien la première fois qu'elle vient un jour d'audition. Il faut dire que la plupart du temps elle n'est même pas forcément au courant.



PIERRE – Et comment l'a-t-elle été cette fois ?

FRANÇOIS (*fièrement*) – Elle l'a lu dans ton agenda rouge.

PIERRE – Bingo ! Et ce n'est pas fini. Non seulement elle a vu mon agenda rouge mais aussi le noir.

FRANÇOIS – Le noir, quel noir ? Tu tiens également une comptabilité parallèle ?

PIERRE – Non, l'argent noir, je te le laisse. J'y consigne simplement les rendez-vous avec mes maîtresses et quelques remarques... disons physiques.

FRANÇOIS – Ce n'était pas très prudent. Si tu ne l'avais pas égaré, ta femme n'aurait jamais rien découvert par notre compte parallèle qui alimente nos sorties au resto.

PIERRE – Tu es plus habile que moi. A tel point que, en profitant du système, je ne sais ni comment ni combien tu prélèves de la comptabilité officielle.

FRANÇOIS – C'est bien la preuve que la combine tient la route.

PIERRE – Oui, mais accessoirement, je voudrais y jeter un coup d'œil un jour ou l'autre.

FRANÇOIS (*vexé*) – Tu n'as pas confiance en moi, ton meilleur ami, ton frère ?

PIERRE – Si, bien sûr, mais je te rappelle que pour l'aménagement de ta garçonnière ici, j'ai été mis devant le fait accompli.

FRANÇOIS – Tu as pu en profiter, ça je te le rappelle également.

PIERRE – Une seule fois, et je n'étais pas fier de ma performance : j'imaginai toujours que Sophie allait pousser la porte ou que mon beau-père était en train de me filmer en se disant que de son vivant il n'avait jamais osé tourner un film cochon.

FRANÇOIS – Allons, allons, ne dramatise pas !

PIERRE – Non seulement Sophie est au courant maintenant mais elle croit aussi que c'est moi qui ai aménagé cet endroit.

FRANÇOIS (*amusé*) – Tu aurais pu lui dire que c'était moi.

PIERRE – C'est ce que j'ai fait.

FRANÇOIS (*très fâché*) – Tu n'as pas fait ça ?

PIERRE – Le mal est fait et elle aussi veut me tuer soit directement ou indirectement, soit par infarctus, soit en faisant commettre le crime par les autres candidates à l'audition.

FRANÇOIS – Directement ou indirectement, je veux bien m'imaginer ce que ça peut représenter mais par infarctus, qu'entends-tu par là exactement ?

PIERRE – En me créant un stress pratiquement insupportable et mon cœur me lâcherait. Et pour ce qui est des furies, elle se fait passer pour une autre comédienne et est occupée à leur inventer que je lui ai promis le rôle de Milady si elle devenait ma maîtresse.

FRANÇOIS – Mon pauvre Pierre !

PIERRE – Tu ne vas pas recommencer ?

FRANÇOIS – Excuse-moi. Et de combien de ces trois furies es-tu devenu l'amant ?

PIERRE – Deux : Anne et Gabrielle. Mais j'ai oublié ma règle d'or : jamais deux maîtresses en même temps.

FRANÇOIS – Avec l'épouse, ça fait le triangle infernal.

PIERRE – Il est temps que je file.

FRANÇOIS – Où ça ? En Suisse ? Aux Bahamas ?

PIERRE – Non, dans le petit bureau du rez-de-chaussée, je vais y préparer un contrat. Dans un peu plus d'une heure et demie, Delrot sera là et il faudra bien que je lui montre du concret pour gagner un peu de temps...et de vie. (*Il sort côté cour.*)

## SCENE 2 : FRANÇOIS et SOPHIE

(*Le téléphone portable de François sonne, il répond. Sophie est entrée côté jardin, elle se tait et écoute la conversation discrètement.*)

FRANÇOIS – Oui, c’est moi... Non, la dernière opération comptable n’est pas encore effectuée... Il faut que je sois dans le petit bureau du rez-de-chaussée et Pierre y est parti ...Le temps d’effectuer le transfert et nous nous envolons pour notre petit paradis après avoir mis à sec leurs comptes... Et comme tout se déroule à merveille, Sophie a évidemment trouvé l’agenda noir et elle est prête à tuer Pierre... Oui, et un mari jaloux est sur le point de l’abattre également. Deux raisons de plus d’être confiants... Je te laisse, on pourrait me surprendre. A plus tard, mon amour.

*(Il coupe son téléphone. Sophie est ressortie sans faire de bruit, elle revient ensuite.)*

SOPHIE – Je sais tout, François.

FRANÇOIS – Tout quoi ?

SOPHIE – Je suis au courant de tous vos petits arrangements.

FRANÇOIS (*troublé*) – ... Quels... Quels arrangements ?

SOPHIE – Le studio que vous partagez et pour lequel Pierre a essayé de te faire endosser l’unique responsabilité.

FRANÇOIS – Ah, le salaud ! Alors que c’est lui qui m’a proposé d’en profiter si...

SOPHIE – Si ?

FRANÇOIS – ...si le... si le... besoin s’en faisait sentir.

SOPHIE - Et tu as eu souvent... besoin d’assouvir tes... besoins ?

FRANÇOIS – Je...je n’ai profité qu’une seule fois de ce studio. Cela me gênait horriblement, d’une part, il y avait l’amitié de Pierre...

SOPHIE – Et d’autre part ?

FRANÇOIS – Tu es une amie également, doublée d’une associée... Et je le ressentais comme une trahison envers toi et même à la mémoire de ton père. Je l’imaginai en train de m’observer et je pensais continuellement que tu allais faire irruption dans la pièce.

SOPHIE – Et tu as réussi à offrir à la dame ce qu’elle attendait avec tous ces sentiments de culpabilité en tête ?

FRANÇOIS –...Heu ! ...non...et tu peux justement voir dans cet aveu si difficile à faire pour un homme une preuve de ma loyauté.

SOPHIE – Alors là, effectivement, je suis sciée : comment ai-je fait pour être aveugle à ce point ?

FRANÇOIS – ...Que...que veux-tu dire par là ?

SOPHIE – J’aurais dû me rendre compte à quel point tu étais précieux. Plus que le scénariste attitré des productions Valmont-Lambert, tu es finalement un être rare. Tu es un défenseur des valeurs les plus estimables... de la morale même.

FRANÇOIS – Heu ! ...oui...Je n’aurais pas osé le dire moi-même, mais puisque c’est toi qui as brossé le portrait, je peux avouer, sans fausse modestie, qu’il me ressemble assez, effectivement.

SOPHIE – C’est toi que j’aurais dû épouser, François.

FRANÇOIS – Je...je n’irai pas jusque-là mais... c’est vrai que... tu ne m’étais pas indifférente... Tu ne l’es toujours pas d’ailleurs.

SOPHIE – De sorte que ?

FRANÇOIS – Je te laisse imaginer la suite, si tu le désires.

SOPHIE – J’y ai déjà pensé, François. Quelle plus belle vengeance pour une femme trompée que de rendre la pareille à son mari en le faisant cocu avec son meilleur ami !

FRANÇOIS – Il n’est pas de plus belle vengeance, en effet ! D’autant que tu ne peux pas savoir le dégoût qu’il m’a inspiré quand il m’a proposé son studio.

SOPHIE – Je l’imagine, te connaissant si droit.

FRANÇOIS – Nous devrions au plus vite nous venger de lui...dans son studio, tiens ! la vengeance n’en serait que plus belle.

SOPHIE – Ce serait une façon de purifier cet endroit. Si nous y allions tout de suite ?

FRANÇOIS – Maintenant ?... heu ! ...non, ce n'est pas possible, il est encore ici... dans le petit bureau du rez-de-chaussée. Il serait préférable qu'il soit sorti.

SOPHIE – Qu'est-ce qu'il fait dans ce bureau ? C'est celui qui sert à la comptabilité.

FRANÇOIS – Je crois qu'il y prépare un contrat.

SOPHIE – Je te reconnais bien là : comme tu es la droiture même, tu ne penses pas au pire... dont il est hélas ! capable.

FRANÇOIS – A quoi penses-tu ?

SOPHIE – Il est peut-être occupé à me dépouiller, enfin, moi... la société, à me voler, à nous voler, François.

FRANÇOIS – Mais c'est vrai ça ! C'est qu'il en serait capable, le bougre !

SOPHIE – Et comment !

FRANÇOIS – Je vais aller voir ce qu'il fait exactement.

SOPHIE – C'est ça, mon chevalier, va, cours, vole.

FRANÇOIS – Je vais voler, ma Sophie, si tu savais comme je vais voler. *(Il sort côté cour.)*

SOPHIE – Mais je le sais, mon beau salaud, je le sais.

*(Elle va composer un numéro sur le téléphone posé sur le bureau. Elle ne voit pas que Anne rentre côté jardin au moment où elle commence à parler.)*

### SCENE 3 : SOPHIE et ANNE

SOPHIE – Allô ! Yves ? ... Oui, c'est moi, Sophie. ... Il est sur le point d'effectuer la dernière opération, la plus grosse... Il se voit déjà loin d'ici... Oui, comme d'habitude, il fait ça depuis le petit bureau du rez-de-chaussée... Tu es vraiment sûr de le coincer ? ... Non, j'ai oublié mon portable tellement j'étais énervée... Rappelle-moi au siège central... c'est le numéro qui se termine par 22... Yves, tu es vraiment formidable.

*(Elle raccroche. Anne ressort puis rentre aussitôt.)*

ANNE - Il n'est plus là ?

SOPHIE - Non, mais il ne devrait plus tarder.

ANNE - La patience a des limites et Gabrielle me semble être à bout.

SOPHIE - Il faut dire qu'elle n'a pas lésiné sur les rafraîchissements qui indiquaient pourtant quelques degrés. Mais nous allons commencer. Il y a un enregistreur numérique. Il pourra toujours écouter ensuite l'enregistrement.

ANNE - Le procédé n'est peut-être pas très correct.

SOPHIE - Les siens ne le sont pas non plus.

ANNE - Et les tiens ? N'aurais-tu pas également un amant ?

SOPHIE - Mais non ! Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

ANNE - Je ne tournerai pas autour du pot : qui est Yves ? Que représente-t-il pour toi ?

SOPHIE - Je... Je ne connais personne qui porte ce prénom.

ANNE - J'ai entendu la fin de ta conversation téléphonique en arrivant. Ton... admiration, appelons-la ainsi, pour cet homme formidable.

SOPHIE - Ce... ce n'est pas ce que tu crois.

ANNE - Pourquoi tant de mystères alors ?

SOPHIE - Il va me tirer d'un très mauvais pas. Nous sommes des amis d'enfance mais cela faisait quinze ans que nous ne nous étions plus revus. Mais du jour au lendemain, nous avons retrouvé notre complicité... et il a tout de suite répondu présent à mon appel au secours.

ANNE - Et cette bouée de sauvetage qui possède toutes les vertus s'appelle Yves ?

SOPHIE - Oui mais ce n'est pas le tien.

ANNE - ...Le mien ? ... Tu es au courant pour ça aussi ?

SOPHIE - Je sais beaucoup de choses, Anne, mais rassure-toi, ce n'est pas l'homme avec qui tu vis et que tu as trompé, toi aussi.

ANNE (*après un long silence*) - Ce n'est pas dans mes habitudes, tu sais. Mais, en t'entendant prononcer ce prénom, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que tu l'avais séduit pour te venger.

SOPHIE - Quelle plus belle vengeance, en effet !

ANNE - Mais qui n'a pas de sens : séduire un homme qu'on ne connaît pas parce qu'il est le mari de la maîtresse du sien...

SOPHIE (*souriant*) - Tu m'imagines aller sonner à sa porte en lui disant : "Bonjour Yves, votre femme est la maîtresse de mon mari. Pour nous venger, devenons amants et si possible tout de suite parce que je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Où se trouve la chambre ?"

ANNE - "Au fond du couloir mais je ne peux vous y conduire, nous procédons à quelques travaux d'aménagement... mais j'ai un canapé d'excellente qualité si le cœur vous en dit.", voilà ce qu'il aurait répondu.

SOPHIE - Tu crois ?

ANNE - Oui, parce que c'est la vérité : notre appartement ressemble à un chantier...Je ne pense pas qu'il songerait à une telle vengeance : ce n'est pas son genre. Il irait plutôt trouver l'amant le moment de stupeur passé.

SOPHIE - Il serait étonné ?

ANNE - Et comment ! Il sait bien que je ne suis pas femme à le tromper.

SOPHIE - Et pourtant, tu es bel et bien passée à l'acte.

ANNE - J'ai été stupide. A force de vivoter depuis des années, j'ai pensé que cela m'aiderait à décrocher enfin un rôle valable.

SOPHIE - Pour ta décharge, tu as eu affaire à un dragueur bien entraîné.

ANNE - S'il revenait maintenant, il trouverait bizarre de nous entendre converser si chaleureusement. Il nous avait surprises pratiquement en pleine bataille rangée.

SOPHIE - C'est bien connu : les femmes ont leurs petits secrets.

ANNE - Tu aurais pu garder les tiens plus longtemps et ne pas nous avouer que tu étais son épouse on ne peut plus légitime.

SOPHIE - Comme vous gardiez les vôtres, il fallait bien essayer de percer votre système de défense autrement.

ANNE - Objectif réussi. Je vais chercher les autres avant qu'elles ne cassent tout.

SOPHIE - Vas-y surtout avant que Gabrielle n'ait épuisé les réserves d'alcool.

ANNE - En tout cas, elle a du coffre.

(*Elle sort côté jardin. Le téléphone posé sur le bureau se met à sonner. Elle va décrocher, Pierre a surgi côté cour et écoute sans être vu.*)

#### SCENE 4 : PIERRE et SOPHIE

SOPHIE - Allô ! Yves, alors ? ...Magnifique ! Et il ne se doute de rien ? Pour l'instant, il est justement parti dans le petit bureau... Yves, tu es un amour, un véritable amour. Je t'embrasse. (*Elle raccroche. Pierre ressort puis rentre aussitôt.*)

PIERRE (*perplexe, comme un automate*) - Tu es là ?

SOPHIE - A moins que ce ne soit mon image projetée en trois dimensions par un puissant rayon laser. Ici, Sophie, qui te parle depuis l'espace tridimensionnel, mon pauvre Pierre.

PIERRE - Tu ne vas pas recommencer ?

SOPHIE - Et depuis cet espace tridimensionnel, mesdames et messieurs, je ne vois pas les choses en double mais en triple, bien évidemment et quand j'observe le bataillon des maîtresses de mon mari, ça en fait du monde !

PIERRE - Que comptes-tu faire, à présent ?

SOPHIE - Bombarder ce bataillon, le mettre en pièces, qu'on ne retrouve plus que de petits bouts de viande et puis...lâcher les chiens.

PIERRE - Et que comptes-tu faire du commandant du bataillon ?

SOPHIE - Voilà enfin un aveu.

PIERRE - Je n'avoue rien du tout. Que comptes-tu faire du commandant...présumé ?

SOPHIE - La chasse commencera seulement pour lui.

PIERRE - Et que comptes-tu ramener comme trophée ?

SOPHIE - Aucun : tout pour les chiens !

PIERRE - Quelle délicatesse ! Il y a déjà plusieurs tireurs. Si tu rajoutes une meute, tu ne me laisseras plus aucune chance.

SOPHIE - Tu as fait pareil avec notre amour.

PIERRE - Il battait déjà de l'aile.

SOPHIE - Tu as fait une nouvelle évaluation de la situation pour parler de plusieurs tireurs ?

PIERRE - ...Heu ! ...non, je voulais dire plusieurs tireuses si tu as réussi à les manipuler toutes les trois, plus toi éventuellement... en tireuse d'appoint.

SOPHIE - Pour donner le coup de grâce. Ensuite, tout pour les chiens, comme promis.

PIERRE - Tu gâtes les animaux, toi qui n'en as jamais voulu à la maison. Tu prendras un chien quand tu m'auras assassiné ou...un amant ?

SOPHIE - Les deux, sans doute.

PIERRE - Et si tu avais déjà l'un d'eux en ce moment ?

SOPHIE - Que veux-tu dire par là ?

PIERRE - Si tu avais un amant, cela expliquerait beaucoup de choses.

SOPHIE - Mais c'est qu'il inverserait les rôles, l'animal !

PIERRE - Je n'inverse rien du tout : je parie même que je le connais et que tu t'en es servie pour me faire peur.

SOPHIE - Tu deviens pathétique, mon pauvre Pierre !

PIERRE (*arpentant nerveusement la scène*) - Oui, je le connais puisque j'ai fait sa connaissance ce matin. Sa femme non-officielle, il peut s'en séparer comme il le veut, surtout après qu'elle aura fait fortune en signant un contrat en or massif avec les productions Valmont-Lambert : belles indemnités de rupture ! Ensuite, il fait main basse sur ma femme officielle qui ne l'est plus parce que je suis mort, victime d'un tir triangulaire comme pour le complot de Kennedy. Comment pourrais-je avoir la moindre chance ? Surtout si tu les épaulas. Kennedy et moi, même combat: tout devient cohérent.

SOPHIE - Vraiment ? Pourtant, ce n'est plus un vélo qu'il va falloir pour te suivre mais carrément un avion supersonique.

PIERRE (*même jeu et comme à l'intérieur d'un avion*) - Allô ! Tango zoulou ?... vais tenter d'échapper aux chasseurs ennemis, je vous répète une dernière fois mon indicatif : Kennedy J.-F., ... adieu Tango zoulou, je vais livrer mon dernier combat, le plus beau : celui dont je ne reviendrai pas. (*Il s'écroule sur une chaise.*)

SOPHIE - Eh bien ! tu es proche de la mort indirecte que je t'avais promise : celle par infarctus. A mon tour d'utiliser le langage militaire : cap sur le petit bureau pour y repérer l'ennemi et le gêner dans son déploiement avant son anéantissement.

PIERRE (*essoufflé*) - Change de cap tout de suite : tu n'y trouveras que François, il retape un contrat que j'avais déchiré dans un accès de découragement...et d'avarice.

SOPHIE - Au diable l'avarice et les avaricieux ! Tu connais la chanson, je maintiens mon cap initial. (*Elle sort côté cour.*)

PIERRE (*en sanglotant*) - Oui, je connais la chanson...mais pas celle du chanteur...Mon Dieu, si vous êtes en tournée d'inspection dans l'église du quartier, venez rendre une petite visite à vos pauvres, à votre pauvre Pierre, il en a tellement besoin.

## SCENE 5 : PIERRE, ANNE, AURORE et GABRIELLE

(*Anne, Aurore et Gabrielle font leur entrée côté jardin. Gabrielle titube, visiblement soûle.*)

AUORE - Comme il a l'air abattu !

PIERRE - Abattu ? Pas encore, non. Comme on dit : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

GABRIELLE - Alors, elle...elle vient...cette... cette audition ?

PIERRE - Elle arrive. Une audition pour un film posthume, pourquoi pas ?

Un film posthume en costumes...d'époque, évidemment, ça sonne bien !

ANNE - Tu es sûr que tu vas bien ?

PIERRE - Affirmatif, mon commandant. Avez-vous repéré un bataillon en manœuvres ?

AUORE - Vous ne pensez pas qu'on devrait appeler un médecin ?

GABRIELLE - ...P...Pour ...qui ? Pour...lui...ou...pour... moi ?

ANNE - Et pourquoi pas pour les deux ? Pierre, tu reviens sur terre, oui ou non ?

*(Il se relève, se dirige vers le bureau pour y prendre son enregistreur numérique.)*

GABRIELLE *(aux deux autres)* - V...Vous...croyez...qu...qu'il est...en...état de nous...faire...passer l'audition ?

AUORE - On peut te retourner la question.

ANNE *(à Gabrielle)* - Comment te sens-tu ?

GABRIELLE - ... Je ...je ne...sens...plus...rien.

AUORE - Tu dois pourtant avoir les narines bien dégagées.

ANNE *(à Gabrielle)* - Je suis près de toi et je sens. Je ne dois même pas respirer. Tu vas t'asseoir avec moi et nous allons écouter l'audition d'Aurore. *(Elles s'assoient.)* Alors, ça va ?

Le bateau ne tangué pas trop fort ?

GABRIELLE - Non...non... Co...comment s'appelle-t-il notre bateau ?

AUORE - N'avons-nous pas embarqué sur le Titanic ?

ANNE - J'en ai l'impression.

PIERRE - Mais non, rassurez-vous, je suis remis à flot et nous allons commencer mais vous n'allez pas rester en spectatrices, c'est contraire à tous les usages !

AUORE - Beaucoup de choses sont contraires aux usages, il me semble !

PIERRE - Parlons cinéma et audition, d'accord ?

GABRIELLE - ...Je...je ne... me sens pas bien...je crois que je vais vomir.

*(Elle se relève. Elle va sortir côté jardin, suivie par Anne.)*

ANNE - Je vais aller l'aider.

PIERRE - Attention à la moquette ! Allons-y, Aurore, je branche l'enregistreur.

ANNE - Pas de caméra ?

PIERRE - Non, je me concentre sur la voix, j'ai déjà assez d'images. Nous improvisons, mais attention, à partir de la réalité. Voilà le sujet : tu es Constance et tu te retrouves seule pour la première fois avec d'Artagnan.

AUORE *(déçue)* - Constance ? Je ne peux pas avoir le rôle de Milady ?

PIERRE - Mais ce n'est pas parce que tu joues maintenant Constance que je ne pourrais pas t'engager pour un autre rôle. Ne perdons plus de temps, ça enregistre.

*(Il montre l'enregistreur.)*

AUORE - C'est vous monsieur qui ambitionnez de sauver la reine ?

PIERRE - C'est moi, en effet !

AUORE - Pensez-vous être de taille à accomplir pareil miracle ? Parce que je ne pourrais qualifier autrement ce que ma reine va vous demander de réaliser pour sauver son honneur. Richelieu a juré sa perte et il ne recule devant rien, ce diable d'homme.

PIERRE - Diable pour parler d'un cardinal ? Singulier vocabulaire mais ne dramatisez pas, je la sauverai. De quoi s'agit-il exactement madame, vous qui avez de si beaux yeux ?

AUORE - C'est Pierre ou d'Artagnan qui dit cela ?

PIERRE - Qu'est-ce que ça veut dire tout cela ? Je peux interrompre l'enregistrement maintenant, c'est malin ! *(Il stoppe l'enregistreur.)*

AUORE - Je voudrais te poser une question avant de reprendre l'audition.

PIERRE (*lassé*) - Je t'écoute.

AURORE - Pour quel rôle auditions-nous aujourd'hui ? Un rôle important ou une simple figuration ?

PIERRE - Pour un rôle assez important. Pour le reste, je ne peux pas t'en dire plus, je ne suis pas le seul à décider.

AURORE - C'est François qui décide avec toi ?

PIERRE - En principe, oui et j'ai aussi un directeur artistique qui a son mot à dire.

AURORE - Ah oui ? Où est-il ton directeur artistique ? Il n'est venu à aucune audition. Il est peut-être occupé à draguer lui aussi. Après ce que nous a appris ta femme, ça ne m'étonnerait pas.

PIERRE - Aurore, ce n'est pas parce que j'autorise toutes les candidates à me tutoyer que tu ne me dois pas un certain respect. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je perds mon temps à te faire passer une audition, d'abord dans de mauvaises conditions...

AURORE - C'est ça, tu vas me faire le coup du : "On vous écrira pour une prochaine audition, mademoiselle" ! Eh bien ! ça ne marche pas mon pauvre Pierre...

PIERRE - Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

AURORE - Je disais que ça ne marchait pas, mon pauvre Pierre.

PIERRE - Le "Mon pauvre Pierre", tu t'en abtiens, j'ai horreur de ce genre de familiarité.

AURORE - A présent, tu vas m'écouter sans m'interrompre, mon pauvre Pierre, que cela te plaise ou non ! Tu veux m'éliminer de la course aux beaux rôles parce que, à l'inverse des deux autres, je ne suis pas ta maîtresse. Eh bien ! je te mets en garde : si je ne suis pas choisie pour incarner Milady, je balance tout ce que j'ai appris aujourd'hui aux journaux, qu'ils soient à sensation ou pas. Tu ne t'en relèveras pas, tu as compris : c'est le rôle de Milady ou un scandale puissance dix, qui te laissera sur la paille et seul pour faire face aux éléments déchaînés qui s'abattront sur toi. (*Elle s'assied. Pierre, lui, se laisse littéralement tomber sur un siège, complètement décomposé.*)

PIERRE - Mon Dieu, vous n'avez pas encore fini votre tournée d'inspection ? Pensez à votre pauvre Pierre.

AURORE - Oh oui ! pensez à votre pauvre Pierre, mon Dieu ! Amen !

PIERRE (*dont le visage très soucieux s'illumine après quelques instants*) - Moi qui croyais avoir tout compris ! Mais, Yves, c'est le second prénom de François ! Je parie que c'est un code et que c'est lui qu'elle appelait... Avec mon meilleur ami et ça se passait sous mon nez ! (*Il sort en courant côté cour. Anne et Gabrielle font leur retour côté jardin, Gabrielle semble très nerveuse, elle a tendance à trembler.*)

ANNE - Il n'est plus là ?

AURORE - Il est parti en courant : une urgence sans doute. La santé est meilleure ?

GABRIELLE - Oui, bien que mon crâne me rappelle le nombre de verres que j'ai dû ingurgiter.

AURORE - Donne-moi la recette de ton rétablissement rapide: on ne sait jamais, cela peut servir.

GABRIELLE - J'ai d'abord pratiquement tout vomi...

ANNE - Ensuite, elle doit bien avoir bu un litre de café.

GABRIELLE - Et il était très corsé.

ANNE - Apparemment, vu ton état.

GABRIELLE - Quoi, mon état ?

ANNE - Heu ! ...rien, je te trouve simplement très nerveuse: tu es sûre que tout va bien ?

GABRIELLE - Oui, ça ira. Je n'aspire à présent qu'à passer enfin la dernière audition.

GABRIELLE - Qu'as-tu joué comme scène ?

AURORE - Une impro.

GABRIELLE - Une impro ? Curieux, à ce stade des auditions.

AUORE - Et qui a tourné court. Il est subitement parti en courant après avoir tenu des propos incohérents et en invoquant Dieu.

ANNE - Il aura fait une rechute.

GABRIELLE - Une rechute ?

ANNE - Tu ne te rappelles pas l'état dans lequel nous l'avons trouvé quand nous sommes entrées.

GABRIELLE - Me rappeler ? Je me revois surtout ouvrir le bar et me servir...

AUORE - Plusieurs fois.

GABRIELLE - Hélas !

ANNE - Avec un s à plusieurs...

AUORE - Et un autre à fois.

GABRIELLE - Puis progressivement, je me suis retrouvée sur une chaloupe qui quittait le Titanic. Je ne sentais pas le froid. Au contraire, j'avais très chaud à l'intérieur mais qu'est-ce que ça tanguait !

AUORE - Une fois à bâbord...

ANNE - Une fois à tribord.

AUORE - Jusqu'à ce que tout repasse par-dessus bord.

ANNE - Heureusement que j'étais là pour la retenir tout en me cramponnant au bastingage. Sans moi, elle serait tombée au fond des w.-c. et aurait été aspirée par le tourbillon provoqué par le Titanic qui coulait.

AUORE - Après s'être brisé en deux.

ANNE (*songeuse*) - Rose, c'est un beau rôle aussi.

GABRIELLE - Pourquoi aussi ? Tu repenses à Milady ?

ANNE - Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'y penser ou d'en rêver ? Rose, c'est le plus beau rôle féminin de "Titanic" et je fais le même constat pour celui de Milady dans "Les trois mousquetaires", c'est tout !

AUORE - Tu as raison. Nous n'allons pas recommencer à nous disputer.

GABRIELLE - Exact. Nous avons fumé le calumet de la paix. C'est peut-être ça aussi qui m'a rendu malade.

ANNE - Non, non ! ne cherche pas d'excuse, même si nous l'avons fumé plusieurs fois.

AUORE - Avec un s à plusieurs.

ANNE - Et un autre à fois.

GABRIELLE - Le reverrons-nous s'il est parti subitement ?

ANNE - Le Titanic ?

GABRIELLE - Non, Pierre !

AUORE - Il n'y a pratiquement pas de différence : l'un est occupé à couler et l'autre repose sur le fond. Bon ! Après cette comparaison historique, je vous quitte pour repasser à côté. Exceptionnellement, je sens que j'ai besoin d'une boisson alcoolisée.

ANNE - Moi aussi.

GABRIELLE - Je vous suis. Je me sens tellement nerveuse qu'il faut que je trouve une boisson apaisante pour contrecarrer les effets du café. (*Anne et Aurore sont sorties côté jardin. Gabrielle est sur le point de sortir également quand Pierre revient côté cour.*)

## SCENE 6: GABRIELLE et PIERRE

GABRIELLE - Voilà le grand méchant loup de retour.

PIERRE - N'exagérons rien. Mais qu'ont-ils tous à exagérer aujourd'hui ?

GABRIELLE - Qui tous ?

PIERRE - Tous, c'est...tous. Personne ne semble être capable de tenir des propos mesurés.

GABRIELLE - Parce que toi, tu as le sens de la mesure peut-être ?



PIERRE - ... Heu ! ...je...je n'ai pas dit ça. Tu as l'air nerveuse: ça ne va pas mieux ?

GABRIELLE (*secouée par des tics*) - Si, mais j'ai dû m'accrocher en entendant ta femme énumérer ton palmarès.

PIERRE - ...Heu ! ...il est vrai que j'ai gagné quelques prix dans ma carrière.

GABRIELLE - Dans des festivals de seconde zone.

PIERRE - Tu ne vas pas te mettre à parler comme ma femme ?

GABRIELLE - Tu ne vas pas l'accabler ta pauvre épouse bafouée ? J'en ai assez entendu. Quelles sont tes intentions pour nous deux ?

PIERRE - D'abord, te faire passer l'audition ensuite...

GABRIELLE (*de plus en plus nerveuse*) - Ensuite, rien ! Et d'abord, rien non plus !

PIERRE - Voyons mon lapin, calme-toi.

GABRIELLE (*le pourchassant*) - Ne viens pas avec tes histoires de lapin parce que ta femme nous a parlé de La Fontaine !

PIERRE - De...de qui ?

GABRIELLE - L'auteur des fables: "Le chaud lapin et les naïves", ça ne te dit rien ?

PIERRE - ...Heu ! ...mon bouquin est ancien...c'est dans une nouvelle édition ?

GABRIELLE - Pour toi, peut-être. A chaque nouveau film, à chaque nouvelle audition une nouvelle édition de tes frasques, de tes aventures, salaud ! Tu n'es qu'un salaud !

PIERRE - Mais qu'est-ce qui te prend, mon la...heu ! ma puce ? Je t'en prie, calme-toi. Et puis, au risque de te froisser: c'est toi qui l'as cherché.

GABRIELLE - Je t'ai cherché, en effet et je te voulais... mais exclusivement.

PIERRE - Difficile, quand on est marié.

GABRIELLE - Il ne fallait pas aller jusqu'à évoquer un possible divorce.

PIERRE (*étonné*) - J'ai dit ça, moi, tu es sûre ?

GABRIELLE - Parfaitement sûre. Plusieurs fois, même. Avec un s à plusieurs et un autre à fois, comme disent les deux autres postulantes dont l'une est également ta maîtresse alors que je te voulais exclusivement, (*Criant.*) tu entends : exclusivement !

PIERRE - Ne crie pas comme ça, je ne suis pas sourd. Et calme-toi, je t'en prie : calme-toi !

GABRIELLE - Je n'ai pas envie de me calmer, tu m'entends : je n'en ai pas envie. Et Anne, que représente-t-elle pour toi ?

PIERRE - ...Heu ! ...rien, c'est un accident.

GABRIELLE - Un accident, vraiment ? Elle a traversé juste devant toi, tu n'as pas pu l'éviter et vous êtes tombés dans les bras l'un de l'autre je suppose ? Tu vas me le payer ! N'oublie pas que du sang sicilien coule dans mes veines. Tu sais comment on règle ses comptes là-bas ?

PIERRE - Mais Gabrielle...

GABRIELLE - Pour laver mon honneur, une seule porte de sortie s'offre à toi.

PIERRE - Et laquelle ? Je te présente mes plus humbles excuses, si c'est cela que tu veux entendre. C'est vrai, j'ai été un salaud, je fais mon mea culpa.

GABRIELLE - Ta seule chance de t'en sortir, c'est de m'offrir le rôle de Milady, avec un solide contrat à la clef, évidemment ! Dans le cas contraire, aussi sûr que du sang sicilien coule dans mes veines, je bats le rappel de mes deux frères et de mes cousins restés là-bas au pays et ils t'abattront comme un chien, tu entends : comme un chien !

PIERRE - Mais enfin, tu ne penses pas ce que tu dis. Retrouve ton calme pour que nous puissions en discuter sereinement.

GABRIELLE - Je ne retrouverai mon calme qu'en signant le contrat ou à défaut en te regardant baigner dans ton sang ! Choisis: c'est Milady ou la mort. (*Elle sort côté jardin.*)

PIERRE (*en se laissant glisser sur une chaise*) - Mon Dieu, cette fois, il y a urgence.

**RIDEAU**

## ACTE 3

### SCENE 1 : PIERRE ET FRANÇOIS

*(François entre côté cour et découvre Pierre à nouveau occupé à faire du yoga.)*

FRANÇOIS - Alors, tu es reparti avec ta fleur de lotus ?

PIERRE - J'ai besoin de me calmer, tu comprends: de me calmer.

FRANÇOIS - Pour t'avoir vu rentrer fou furieux dans le petit bureau, te jeter sur moi en m'injuriant parce que tu pensais que j'étais l'amant de Sophie, tu as effectivement besoin de te calmer. Comment as-tu pu croire que j'étais son amant ?

PIERRE - Si, quand je te l'ai demandé, tu ne m'avais pas répondu : "Non, pas encore !", j'aurais pu cesser de le croire assez vite.

FRANÇOIS - ... Je...je parlais de la Sophie qui était présente à la première audition et à qui j'avais donné rendez-vous aujourd'hui. C'est pour cela que j'étais en retard.

PIERRE - Tu aurais pu dissiper plus rapidement le malentendu.

FRANÇOIS - Je n'ai pas pu : tu parlais trop vite. Explique-moi tout calmement à présent.

PIERRE - J'ai entendu Sophie dire au téléphone à un homme qu'il était un amour et surtout, elle l'a appelé Yves.

FRANÇOIS - Justement ! Ce n'est pas ce matin que j'ai été baptisé "François", tu dois m'appeler ainsi depuis plus de trente ans.

PIERRE - Oui, mais tout ce temps m'a permis de pratiquement tout connaître sur toi, y compris ton second prénom : Yves.

FRANÇOIS - Second et pas premier: tout le monde m'appelle François, pas Yves.

PIERRE - Mais j'ai cru que c'était un code !

FRANÇOIS - Un code ? Nous faisons du cinéma, pas de la résistance ! Tu ne connais personne qui s'appelle Yves en premier, pas en second ?

PIERRE - Le seul que je connaisse, c'est Delrot.

FRANÇOIS - Celui qui est venu te menacer ?

PIERRE - De mort et ensuite de mort si je ne faisais pas signer un contrat en or massif...

FRANÇOIS - ...à sa femme non-officielle, je sais, j'ai retenu la chanson et pas celle de Philippe Lafontaine. Donc, en plus, il est l'amant de Sophie ?

PIERRE - Pourquoi "en plus" ? Elle en a d'autres ?

FRANÇOIS - Non, je disais "en plus" parce que ça s'ajoute à toutes les menaces qu'il a pu proférer à ton égard...

PIERRE - Et sans le moindre égard: une vraie bête !

FRANÇOIS - C'est peut-être ainsi que Sophie les aime.

PIERRE - Peut-être mais je ne suis qu'un condamné en sursis.

FRANÇOIS - Restons calme. La situation n'est jamais aussi désespérée qu'on le pense.

PIERRE - Facile à dire: ce qui s'abattra sur moi, c'est carrément le couperet de la guillotine.

FRANÇOIS - Tu as failli me décapiter également, j'ai pourtant retrouvé mon calme.

PIERRE - Tu n'avais qu'un éventuel assassin à convaincre de ton innocence: moi. Et il me reste un doute, d'ailleurs.

FRANÇOIS - Il te reste un doute ?

PIERRE - Oui, il y a un téléphone dans le petit bureau et elle pouvait donc t'appeler d'ici. Ensuite, elle est partie te rejoindre.

FRANÇOIS - Elle n'a fait que passer. D'ailleurs, l'as-tu entendue dire au téléphone "Je te rejoins." ou "J'arrive" ?

PIERRE - Non, c'est juste.

FRANÇOIS - C'est surtout la preuve de mon innocence. Quand on a un Delrot sous la main qui s'appelle Yves, on le garde. On ne pense pas à son meilleur ami.

PIERRE - Désolé, François mais je vois le mal partout. Et ce temps qui passe si vite: dans une demi-heure environ, je dois lui soumettre le contrat ou il m'abat comme un chien.

FRANÇOIS - Et si sa femme non-officielle était derrière tout ça ?

PIERRE - Non, sincèrement, elle est incapable d'échafauder une telle combine.

FRANÇOIS - Elle n'est peut-être pas qualifiée pour bâtir l'échafaudage mais elle est sans doute capable d'y grimper.

PIERRE - Que veux-tu dire au juste par cette métaphore ?

FRANÇOIS - Elle n'est peut-être pas à l'origine du plan mais bien complice.

PIERRE - Non, c'est une fille honnête jusqu'aux bouts des ongles.

FRANÇOIS - Alors, tu dois bien te résoudre à admettre qu'il peut exister quelqu'un, inconnu de toi, qui se prénomme Yves et qui serait l'amant de ta femme.

PIERRE - Pourquoi utiliser le conditionnel ?

FRANÇOIS - Laissons à Sophie le bénéfice du doute. Avoue que ça ne lui ressemble pas.

PIERRE - Non, mais elle a un caractère fort, capable de choses imprévues, sans doute par vengeance d'ailleurs.

FRANÇOIS - Elle t'aurait trompé en représailles ?

PIERRE - Sûrement. Dans un couple, après le temps des épousailles vient un jour le temps des représailles.

FRANÇOIS - On dirait un vers extrait d'une chanson de Brel.

PIERRE - Mais Sophie est aussi forte, aussi tourmentée qu'une chanson de Brel, justement. Et moi, François, aussi faible que Kennedy un jour de novembre 1963 à Dallas.

FRANÇOIS - Et ta métaphore à toi, que veut-elle dire ?

PIERRE - Il a été la victime d'un tir triangulaire, François. Moi, c'est pire !

FRANÇOIS - Mais non: tu n'as qu'un seul Delrot sur le dos, même s'il t'a menacé d'abord de mort puis ensuite de mort. Mais au total cela ne fait qu'une menace et un seul homme, cela s'achète. Puisqu'il veut de l'argent, essaye de négocier mais rabote ses tarifs, pas les miens.

PIERRE - J'adore vraiment ta solidarité, faux frère !

FRANÇOIS - Réaliste seulement: j'ai des maîtresses à entretenir, moi aussi !

PIERRE - Il n'y a malheureusement pas que Delrot.

FRANÇOIS - Oui, Sophie est sur les rangs également mais c'est du bluff, Pierre ! Ses menaces directes ou indirectes, c'est pour te faire peur. Elle n'irait pas jusque-là.

PIERRE - Il y a aussi Gabrielle, ça c'est aussi sûr et certain que ses origines siciliennes et que son clan familial qu'elle mettra sur ma piste si elle ne décroche pas le rôle de Milady.

FRANÇOIS - Autant dire toute la mafia, alors, mon pauvre Pierre !

PIERRE - Non, pas "Mon pauvre Pierre" !

FRANÇOIS - Nous allons négocier. C'est la seule issue: demande les coordonnées bancaires de tous ces gens, je ferai tous les transferts. Personne ne s'apercevra de rien: ni le fisc, ni Sophie.

PIERRE - Tu ferais ça pour moi ?

FRANÇOIS - Tu sais bien que tu peux compter sur moi.

PIERRE - Ah, mon vieux ! je retire tout ce que j'ai pu dire: tu es vraiment un frère. *(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)*

FRANÇOIS - Comme si tu ne le savais pas, ah, mon pauvre Pierre !

PIERRE - Non, pas "Mon pauvre Pierre". Enfin, si ! tu peux: je le deviendrai sans doute très vite au sens propre.

FRANÇOIS - Tu apprendras vite la pauvreté, tu verras, je sais que tu es courageux. Ah, mon pauvre Pierre, comme je t'aime !

PIERRE - Et tu ne sais pas tout !

FRANÇOIS - Il y a d'autres tueurs ?

PIERRE (*en sanglotant*) - Les journalistes !

FRANÇOIS - Quoi, les journalistes ? Ils vont t'abattre ?

PIERRE - C'est tout comme. Si je ne lui donne pas le rôle de Milady, Aurore m'a menacé de révéler à la presse, de gauche, de droite, du centre, à sensation ou pas, tout ce que Sophie a pu lui raconter de vrai ou de faux sur moi.

FRANÇOIS - Ah, mon pauvre Pierre ! Ah, mon pauvre Pierre !

PIERRE - Comme tu as raison de le dire deux fois ! Mon Dieu, comme j'ai besoin de toi ! Et comme je t'aime !

FRANÇOIS - Je te sauverai, tu verras. Tu me donneras les numéros de comptes. Ah, mon pauvre Pierre ! Comme je t'aime, moi aussi !

## SCENE 2: ANNE, AURORE, FRANÇOIS, GABRIELLE et PIERRE

(*Anne, Aurore et Gabrielle font leur entrée côté jardin et les voient enlacés.*)

AURORE - C'est un homo !

ANNE - Rien ne nous sera épargné.

GABRIELLE - Pas un homo. Ah, comme j'ai mal à l'estomac ! Avec son palmarès, c'est plutôt un bi.

ANNE - Un bi ?

GABRIELLE - Oui, ni un homo, ni un hétéro mais un bi.

AURORE (*en aparté*) - Les journalistes vont se régaler.

(*François et Pierre reprennent leurs esprits un peu gênés.*)

PIERRE - ...Heu ! ...Et...et c'est donc comme ça que je vois la scène, pas toi ?

FRANÇOIS - ...La scène ?... Ah ! la scène du début du film ? Si, bien sûr !

GABRIELLE - Si nous vous dérangeons, nous pouvons revenir plus tard.

ANNE - Oui, nous ne sommes plus à quelques minutes près.

FRANÇOIS - Heu ! ... Non... Voilà donc la cavalerie légère de retour.

AURORE - Ou les rescapées du Titanic.

GABRIELLE - C'est au choix, avec x !

ANNE - A moins de l'écrire plusieurs fois.

AURORE - Avec un s à plusieurs.

ANNE - Et un s à fois.

PIERRE - Peut-on savoir à quoi vous jouez ?

GABRIELLE - A Milady un jour, Milady toujours: Aurore a passé un semblant d'audition, je l'ai refusée, tu sais pourquoi.

AURORE - Comme Anne a envie de se soumettre à votre jugement, nous venons la soutenir.

GABRIELLE - C'est aussi une façon de meubler l'attente puisque nous avons décidé de rester ici jusqu'à la proclamation du verdict.

PIERRE - Même s'il s'agit d'une condamnation à mort ? Enfin ! pourquoi pas ? En route pour l'audition, cap sur l'iceberg !

FRANÇOIS - On ne butte jamais deux fois sur le même obstacle, le paquebot ne coulera pas une seconde fois.

PIERRE - Il suffit pourtant de mourir une fois... avec s, sans doute parce qu'on reçoit plusieurs balles... ou pire plusieurs rafales.

FRANÇOIS - Pour Anne alias Miss de Winter, il s'agira de coups d'épée ou plutôt de la hache du bourreau si on lui demande une impro à partir des tentatives faites par Milady pour échapper à la mort.

AURORE - Je n'ai pas eu cette chance-là, j'ai dû me contenter d'un personnage secondaire.

GABRIELLE - Pas de jalousie, Aurore. "Cela ne préjuge pas du choix final", comme l'on dit dans ces cas-là.

FRANÇOIS (à Pierre) - Je ferai un des mousquetaires et tu seras d'Artagnan.

ANNE - D'Artagnan était lui aussi mousquetaire à ce moment-là, en récompense pour services rendus.

FRANÇOIS - Peu importe.

GABRIELLE - Comment ça "Peu importe" ? La candidate connaît mieux l'histoire que le scénariste. Ne pourrait-on pas postuler également pour son emploi et renvoyer ce... cher François à ses ...chères études ?

PIERRE - Non, François est un ami qui m'est vraiment très ...cher.

AUORE - Il te coûte tant que cela ?

PIERRE - Il m'en coûterait surtout de m'en séparer.

FRANÇOIS - On ne peut pas mieux dire.

GABRIELLE (*grimaçant toujours*) – Ouille ! Estomac et tête, même combat.

(*Pierre va chercher l'enregistreur.*)

AUORE - Il est inutile, Pierre. Tout le monde doit être placé dans les mêmes conditions.

A toi, Anne, de leur en mettre plein la vue.

ANNE (*s'adressant à Pierre et François*) - Pour qui vous prenez-vous pour oser me condamner à mort ? Seul Dieu est habilité à le faire.

AUORE - Très habile, l'habilité. Bien joué, Anne.

FRANÇOIS - Aux dernières nouvelles, il ne s'agit pas d'une audition interactive. Les spectatrices sont donc priées de garder le silence.

GABRIELLE - Monsieur Athos se prend au sérieux.

AUORE - Pour une fois qu'il travaille, laissons-le, voyons ! Mais trêve de discussions, reprends, Anne.

ANNE - Oui, seul Dieu est habilité à le faire et le fera à l'heure du jugement dernier.

PIERRE - Cette heure approche. Vous avez tué Constance, la femme que j'aimais...

ANNE - Je ne suis pas responsable. Elle a bu du vin contenant un poison qui ne lui était pas destiné.

AUORE - Tu savais qu'elle était alcoolique, Gabrielle, cette Hortense ?

GABRIELLE - Constance, Aurore, pas Hortense !

FRANÇOIS (*agacé*) - Cela vous amuse, peut-être ! A quoi rime ce sabotage ?

AUORE - Mais Hortense a réellement existé, c'était la fleuriste qui tenait une boutique dans la rue où habitait d'Artagnan !

GABRIELLE - Oui, je m'en souviens à présent : Hortense vendait des ... hortensias.

FRANÇOIS (*fâché*) - Vous ne pourriez pas retourner à côté ? En regardant bien, je parie que vous y trouverez ... des fleurs.

AUORE - Venez, ma chère, notre compagnie n'est pas appréciée : regagnons l'antichambre. Accompagnez-nous, Anne, ces mousquetaires sont décidément bien trop rustres pour nous.

AUORE - Nous trouverons peut-être à côté quelques gardes du cardinal plus sympathiques qui pourraient égayer cette trop longue attente.

GABRIELLE - A moins de nous replonger dans la suite des aventures d'Ulysse. Sa femme en a eu de la chance ! Pour rappel, elle n'a attendu que vingt ans.

(*Elles sortent côté jardin. Anne les suit, mais au moment où elle va sortir, Pierre a rejoint.*)

PIERRE - Anne, tu ... tu es une fille formidable, tu sais. Tu mérites de devenir riche, je vais aller rédiger un contrat en ta faveur.

ANNE - On dirait un testament.

PIERRE - Il y a un peu de ça... mais j'ai vraiment été sincère avec toi, je tenais à te le dire.

ANNE - Moi aussi, même si je regrette de t'avoir cédé.... Mais je ne t'ai jamais demandé la richesse, un rôle intéressant suffirait à mon bonheur.

PIERRE - C'est le plus beau que je vais t'offrir : toi seule en es digne.

ANNE - Merci, Pierre... Malgré les apparences, tu es un type bien.

*(Elle sort côté jardin.)*

FRANÇOIS - Je me suis bien gardé d'intervenir: c'était très émouvant.

PIERRE - Etait-ce un adieu ou un simple au revoir ?

FRANÇOIS - L'avenir nous l'apprendra mais je suis optimiste. Je te l'ai dit: nous allons acheter tous ces gens.

PIERRE - Je vais aller refaire ce contrat que j'avais déchiré. Au diable, l'avarice ! comme disait Sophie !

FRANÇOIS - Dépêche-toi, ton assassin ne devrait plus tarder.

PIERRE - Espérons qu'il se présente plutôt dans l'habit du maître chanteur.

FRANÇOIS - Ce sera dans celui-là: je prends tous les paris. Et surtout, n'oublie pas les numéros de comptes bancaires.

PIERRE - Je n'oublierai pas: ce sont les numéros de mes polices d'assurance vie.

### SCENE 3 : FRANÇOIS, PIERRE et SOPHIE

*(Il veut sortir côté cour mais se retrouve nez à nez avec Sophie, il sursaute.)*

SOPHIE – Relax, mon pauvre Pierre, relax ! Je ne suis pas armée, du moins pas encore.

PIERRE – Sophie, il faut que je te parle.

SOPHIE – C'est exactement ce que tu m'as dit il y a bien longtemps avant de m'avouer ton amour : la seule déclaration que tu m'aies faite. Alors, qu'as-tu à me dire ? Veux-tu te confesser ou vais-je entendre ta seconde déclaration d'amour ?

FRANÇOIS – Hm ! ... Je vais vous laisser. Les trois furies n'ont peut-être pas encore trouvé Hortense ... et ses hortensias. *(Il sort côté jardin.)*

PIERRE – Et moi, je ne t'ai pas souvent offert de fleurs, pardonne-moi Sophie.

SOPHIE – Tu crois que tu vas m'attendrir ? Je suis blindée.

PIERRE – Justement : ne peux-tu un instant sortir de ton char et oublier la guerre ? Je suis sans doute allé trop loin mais tes réactions ont suivi le même chemin.

SOPHIE – Et il faudrait que je fasse machine arrière sans doute, pour ne plus écraser personne avec mes chenilles, pour redevenir tendre et fragile comme un papillon ?

PIERRE – Disons que maintenant que tu bénéficies d'un peu de recul par rapport aux événements...

SOPHIE – Je devrais effectuer un repli stratégique et tout pardonner, c'est cela ?

PIERRE – Notre couple n'a jamais vraiment battu de l'aile et quand bien même nous aurions eu cette impression: en battant de l'aile, on peut continuer à voler.

SOPHIE – En changeant d'équipage.

PIERRE – Tu n'es pas forcée de trouver un nouveau commandant de bord. Même si j'ai fait fausse route, je peux changer de cap et le garder. C'est la seule ligne de conduite admise dans l'aviation civile: la ligne droite.

SOPHIE - Je pensais que tu étais plutôt pilote de chasse, que tu patrouillais de long en large, que tu... louvoyais sans cesse pour fondre sur les brebis égarées.

PIERRE - Ne reparlons plus du pasteur et de ses moutons: restons en l'air, réapprenons à rêver ensemble, Sophie.

SOPHIE - N'est-ce pas aussi un peu facile de retrouver le sens du dialogue parce tu as le dos au mur et un peloton d'exécution en face de toi ?

PIERRE - Non, c'est difficile pour moi mais aussi pour toi, puisque au moment de me fusiller, je te propose de me sauver in extremis comme dans les bons films.

SOPHIE - Et puis de courir ensemble vers l'aérodrome le plus proche pour nous envoler et garder le cap pour rêver de nouveau, c'est ça ?

PIERRE - C'est ça, oui ! Ce sera difficile mais nous en sommes capables tous les deux, c'est-à-dire ensemble ... si tu le veux bien.

*(Il sort côté cour.)*

SOPHIE (*troublée*) - Pourquoi as-tu atterri si souvent sur de petites pistes de campagne, mon pauvre Pierre ?

*(François revient côté jardin.)*

FRANÇOIS - Alors, ma toute belle, quand puis-je t'emmener au septième ciel ?

SOPHIE (*s'échappant en se relevant*) - Oh, ce n'est vraiment pas le moment ! Tu parles de septième ciel mais tes propos volent au ras des pâquerettes ... au risque d'effrayer les moutons.

FRANÇOIS - Tu renonces à te venger ?

SOPHIE - Mais Pierre n'est-il pas comme un frère pour toi ?

FRANÇOIS - Je disais ça...pour te rendre service... c'est un peu comme si ça restait dans la famille.

SOPHIE - Drôle de conception de la famille, tu ne trouves pas ?

FRANÇOIS - Donc, tu renonces à te venger, du moins avec moi. Tu ne vises plus le court terme, l'amant spéculatif ?

SOPHIE - Tu parles d'amour ou de bourse ?... Je te laisse méditer. Je vais rejoindre nos candidates. J'ai de nouvelles et excellentes idées d'audition.

*(Elle fait mine de prendre l'enregistreur sur le bureau et en profite pour l'enclencher.)*

Non, finalement, je n'en aurai pas besoin, je préfère me fier à mon instinct.

*(Elle sort côté jardin puis revient aussitôt. François lui a tourné le dos.)*

FRANÇOIS - Je renonce à comprendre les femmes...mais tu as eu tort, Sophie. Jadis, quand on dévalisait quelqu'un, on disait: "La bourse ou la vie ?" (*Il rit.*) La bourse ou la vie ?

Excellent ! Tu vas regretter d'avoir choisi la vie, Sophie.

*(Il sort son portable, compose un numéro.)*

Allô ! chérie ? Oui, tout va bien. Je vais de ce pas dans le petit bureau. ... J'aurai même un alibi en béton. Quand le gros transfert sera effectué, je ferai disparaître l'essentiel de mon fichier avant de taper, écoute-moi bien... transferts vers les comptes occultes des maîtres-chanteurs de Pierre...et si jamais il est assassiné, ce sera le bonus total, on croira peut-être que j'ai été éliminé moi aussi. ... A tout à l'heure, ma chérie !

*(Dès la fin de la communication, Sophie ressort pour ne pas être vue. François, satisfait, sort côté cour. Sophie revient alors et va téléphoner après avoir éteint l'enregistreur.)*

SOPHIE - Voilà un bel enregistrement qui portera ses fruits le moment venu. Allô, Yves ? ...

Oui, il vient de descendre dans le petit bureau ... Il va se connecter avec la banque ... Fais attention, Pierre doit s'y trouver également ...Non, pas dans la banque, dans le petit bureau...Non ? Tout s'arrange dès maintenant ? Je t'adore, Yves, tu es vraiment un amour.

*(Elle raccroche.)*

#### SCENE 4: PIERRE et SOPHIE

*(Pierre est arrivé côté cour, tenant en main le contrat et a entendu les derniers mots.)*

PIERRE (*furieux*) - Et ça, c'est encore le fruit de mon imagination ?

SOPHIE (*très troublée*) - Que ... que se passe-t-il encore ?

PIERRE - Je te cite: "Je t'adore, Yves, tu es vraiment un amour." Je rêve encore peut-être ?

SOPHIE - Tu as gagné, j'avoue. Oui, j'ai pris un amant pour me venger.

PIERRE - Ma femme a un amant, ma femme a un amant !

SOPHIE - Il n'y en a qu'un, tu as beau le répéter, cela n'en fera pas deux au total !

PIERRE - Elle a un amant qui s'appelle Yves, Yves !

SOPHIE - Tu aurais préféré Jules ? On aurait dit: "Sa femme a un Jules !"

PIERRE - Elle a un amant qui s'appelle Yves et elle fait de l'esprit !  
 SOPHIE - Je ne vois pas le rapport.  
 PIERRE - Aie la décence de ne pas parler de rapports, je t'en prie ! J'imagine le pire.  
 SOPHIE - C'était bien comme tu l'imagines !  
 PIERRE - Yves... Il s'appelle Yves et c'est un amant... bien sous tous rapports. Quel déshonneur ! Ce n'est quand même pas celui de ce matin ?  
 SOPHIE - De ce matin ?  
 PIERRE - Oui, ce Delrot, ce comploteur, cet assassin en devenir !  
 SOPHIE - Si !  
 PIERRE (*déchirant le contrat en s'acharnant*) - Tiens, mon gaillard, prends ça ! Le voilà ton contrat ! Tu peux toujours courir ! Tu ne risques pas de rattraper la fortune.  
 SOPHIE - Tu vas être obligé de le recommencer.  
 PIERRE - Quoi ? Tu rêves !  
 SOPHIE - Il s'appelle bien Yves. Je ne peux le nier mais il ne s'appelle pas Delrot.  
 PIERRE (*sous le choc, regardant les morceaux du contrat, puis essayant de les ramasser pour les rassembler*) - Mais tu veux ma mort !  
 SOPHIE - J'ai essayé l'infarctus, ce n'est peut-être pas tout à fait perdu.  
 PIERRE - Et moi qui faisais des exercices en remontant par les escaliers !  
 SOPHIE - Tu n'as donc pas croisé François qui descendait au petit bureau ?  
 PIERRE - Non, il prend toujours l'ascenseur.  
 SOPHIE - Tu l'auras raté de quelques petites secondes.  
 PIERRE - Ne détourne pas la conversation.  
 SOPHIE - Je ne détourne rien... lui par contre...  
 PIERRE - Quoi, lui ?  
 SOPHIE - C'est le bon.  
 PIERRE - Quoi: "C'est le bon." ?  
 SOPHIE - Yves... Yves... c'est Yves le Bon, le roi des amants.  
 PIERRE (*titubant*) - Ce...ce n'est pas vrai ? Lui... et toi... comment avez-vous pu ?  
 SOPHIE - Tu veux que je t'explique comment nous avons fait ?  
 PIERRE - Comment oses-tu ?  
 SOPHIE - Comment as-tu osé ?  
 PIERRE - Ce n'est rien à côté de ta trahison...de votre trahison.  
 SOPHIE - Tu m'avais trahie également avec lui.  
 PIERRE - Toi aussi, tu me prends pour un homosexuel ? Je ne mange pas de ce pain-là.  
 SOPHIE - Je sais bien que tu aimes les femmes, trop d'ailleurs. Je parle de la latitude que tu lui as offerte de jongler avec le compte officiel de la société.  
 PIERRE - Il n'allait quand même pas rentrer une note de frais en trois exemplaires à chaque fois qu'il avait besoin d'argent...Mais, Sophie, pourquoi avec mon meilleur ami ?  
 SOPHIE - Comme dans les mauvais films au scénario facile, n'est-ce pas ?  
 PIERRE - Mais son dernier scénario, il ne va pas l'emporter au paradis !  
 (*Il sort en courant côté cour.*)  
 SOPHIE (*criant*) - Attention aux escaliers ! (*Puis souriant.*) Tout compte fait, la vengeance est un plat qui se mange chaud. Allons rejoindre les candidates au rôle du siècle. J'ai encore deux ou trois petites choses à mettre au point pour l'audition finale. (*Elle se dirige côté jardin, elle est sur le point de sortir. On frappe à la porte côté cour. Elle va ouvrir.*)

## SCENE 5: DELROT et SOPHIE

DELROT - C'est moi, comme promis !

SOPHIE (*se jetant à son cou*) - Je t'adore. Tu n'as croisé personne avant de frapper ?



DELROT - Non. Qui aurais-je dû apercevoir ?

SOPHIE - Pierre.

DELROT - Pas vu. J'imagine le choc qui aurait pu se produire. Il aurait été vert de peur.

SOPHIE - Pas sûr, dans l'état où il était. Tu as pris l'ascenseur ?

DELROT - Oui. J'en déduis qu'il a dû descendre par les escaliers.

SOPHIE - Descendre en courant, espérons qu'il ne sera pas tombé.

DELROT - Pourquoi s'attaquait-il au record du cent mètres en immeuble ?

SOPHIE - Je lui ai dit que François était mon amant.

DELROT (*étonné puis riant*) - Non ? Excellent, franchement, excellent ! Mais ménageons-le quand même, attention à l'infarctus !

SOPHIE - L'assassinat indirect.

DELROT - Et difficile à déceler: la hantise de tous les enquêteurs. Comment comprendre qu'une mort naturelle ne l'est pas quand elle en présente tous les symptômes ? Une mort artificielle en quelque sorte. (*Il change sa voix.*) "Alors, commissaire, comment allez-vous prouver que le stress subi par la victime a été provoqué par sa veuve et non pas par tous les efforts répétés dans les bras de ses maîtresses ?"

SOPHIE - La veuve peut dormir sur ses deux oreilles ?

DELROT (*reprenant une voix normale.*) - On enquête après un meurtre, un décès suspect. Peut-on ranger dans cette catégorie le décès par infarctus d'un homme qui court dans les escaliers ? J'imagine déjà la justification de la veuve : "Mais pourquoi n'a-t-il pas pris l'ascenseur ? Je lui avais dit, monsieur le commissaire, de ne pas se remettre au jogging après quinze ans d'inactivité sportive. Et surtout dans les couloirs et les escaliers. Mais il me répondait, monsieur le commissaire, qu'il n'avait pas le temps d'aller jusqu'au bois, du moins pour ça".

SOPHIE (*souriant*) - Un autre qui n'a pas l'habitude de courir, c'est François.

DELROT - Il va devoir s'y mettre aussi si j'ai bien compris et comme il ne pourra pas sortir de l'immeuble...

SOPHIE - Non ? Tu as tout prévu, alors ?

DELROT - Tout. Sa seule chance d'échapper à ton mari sera de revenir ici.

SOPHIE - J'ai intérêt à m'éclipser alors.

DELROT - Je te protégerais.

SOPHIE - Je te reconnais bien là. Mais je dois aller expliquer certaines choses aux filles qui attendent à côté. La fin approche à grands pas.

DELROT - Comme notre ami François.

SOPHIE - Qui a téléphoné tout à l'heure à sa belle, l'employée de banque en étant juste à côté du bureau. Je ne pouvais pas espérer mieux : c'était vraiment une très belle confession.

DELROT(*intrigué*) - Le bureau était piégé ?

SOPHIE - En quelque sorte. Regarde ce superbe enregistreur numérique que je lui avais offert et qui ressemble à un objet banal.

DELROT - Laisse-moi deviner: il était branché quand il téléphonait.

SOPHIE - Touché coulé !

DELROT - Cours préparer tes actrices. Je m'occupe de celui qui finira par revenir ici: ce sera soit François, soit ton mari. Le second poursuivra sans doute le premier.

SOPHIE - Je vais à nouveau enclencher l'enregistreur avant de sortir, on ne sait jamais.

DELROT - On ne sait jamais, effectivement. A tout à l'heure, ma ...chérie.

SOPHIE - Tu es vraiment un amour. (*Ils rient en s'envoyant des baisers. Elle sort côté jardin après avoir enclenché l'enregistreur. Il s'en approche ensuite, l'observe.*)

DELROT - Il n'y a pas à dire, c'est beau la technique. Mince, j'ai parlé !

SCENE 6: DELROT et FRANÇOIS, puis PIERRE.

*(François fait irruption tout essoufflé côté cour. Il reste appuyé contre la porte, essayant vainement de reprendre son souffle. Delrot lui fait plusieurs signes de tête en souriant, François est incapable d'y répondre.)*

DELROT - Vous préparez les prochains Jeux Olympiques ? *(François hoche la tête négativement.)* Ah ! j'ai compris: vous êtes le garçon...de course !

FRANÇOIS -... Non... je ... suis...pour...pour...

DELROT - Vous êtes pour ? Si c'est pour la peine de mort, il y a un bout de temps que les lois ont changé, vous savez.

FRANÇOIS -...Non... Je suis...pour...pour...

DELROT - Pour l'accouchement sans douleur ? Je vous comprends. Comme vous avez l'air de souffrir, mon vieux ! Allez-y, accouchez.

FRANÇOIS -... Non, je suis pour... poursuivi.

DELROT - Il a accouché ! Ouf ! j'ai cru qu'on allait rester là neuf mois. Vous êtes poursuivi, disiez-vous ? Et par qui ?

FRANÇOIS - Par ... par mon meilleur ami ou plutôt ex-meilleur. Mais vous êtes bien curieux avec toutes vos questions ?

DELROT - Je dis ça simplement pour pouvoir vous sauver la vie au cas où le forcené ferait irruption dans la pièce et si c'est le cas, vous êtes vraiment mal placé. Venez ici près de l'enre...heu ! ...derrière le bureau.

FRANÇOIS - Vous avez raison.

*(Il court et se cache derrière le bureau. Delrot le regarde et ensuite jette un coup d'œil à l'enregistreur.)*

DELROT - Placés comme ça, nous n'allons pas nous entendre.

FRANÇOIS - Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

DELROT - Moi non plus. Et pourtant, je tends l'oreille. Relevez-vous et asseyez-vous, je ferai écran si jamais il arrivait.

FRANÇOIS - Bon ! je vais m'asseoir, alors. *(François s'assoit prudemment.)*

DELROT - C'est ça : assis, on se sent mieux, n'est-ce pas ? Je suis sûr que vous deviez avoir mal aux jambes ?

FRANÇOIS - Oui, c'est vrai.

DELROT - J'ai vu tout de suite que vous n'étiez pas un grand sportif.

FRANÇOIS - Mais qui êtes-vous ?

DELROT - Ah, le naufragé revient à la surface !

FRANÇOIS - Delrot ! Je parie que vous êtes Delrot !

DELROT - Touché coulé ! comme dirait quelqu'un que j'ai vu récemment.

FRANÇOIS *(intéressé)* - Et vous allez tuer Pierre ?

DELROT - Non, je venais pour négocier.

FRANÇOIS - Alors, je suis l'homme qu'il vous faut : il m'a chargé de tout régler.

DELROT - Vous êtes sûr ? Je ne suis pas convaincu. Où est-il ? C'est lui votre poursuivant ?

FRANÇOIS - Affirmatif.

DELROT - Si vous êtes en si bons termes et qu'il vous a chargé de négocier, comment se fait-il qu'il vous poursuive pour vous faire un mauvais sort ?

FRANÇOIS - C'est un malentendu. Il croit que je suis l'amant de sa femme.

DELROT - Vous aussi ? Nous avons eu ce genre de malentendu également. Vous ne l'êtes pas évidemment ?

FRANÇOIS - Non.

DELROT - Mais pourquoi pourrais-je vous faire confiance ?

FRANÇOIS - Appelons un chat un chat: vous l'avez fait chanter.

DELROT - Le chat s'appelle bien ainsi, effectivement.

FRANÇOIS - Donc vous êtes malhonnête ?

DELROT - C'est le second prénom du chat, si vous voyez ce que je veux dire.

FRANÇOIS - Je vois. Nous sommes donc faits pour nous entendre.

DELROT - Pourquoi ?

FRANÇOIS - Mon chat porte le même second prénom que le vôtre.

DELROT - Vous pourriez mettre des sous-titres ?

FRANÇOIS - Vous ne comprenez pas ce que je veux dire ?

DELROT - Disons que j'aime les choses exprimées clairement et si possible bien articulées.

FRANÇOIS - Moi aussi je suis malhonnête.

DELROT - Tiens ! et que faites-vous pour l'être ?

FRANÇOIS - Je détourne de l'argent du compte officiel de la société et il n'y voit que du feu.

DELROT - Vous pourriez me répéter ça à l'aise, calmement, en articulant très bien que je sache si je peux vous faire confiance ?

FRANÇOIS (*articulant parfaitement*) - Je détourne de l'argent sur le compte officiel de la société et il n'y voit que du feu.

DELROT - Parfait. Et l'épouse n'est pas au courant non plus ?

FRANÇOIS - Non: elle aussi n'y voit que du feu.

DELROT - Et vous avez réussi un pareil coup fumant tout seul ?

FRANÇOIS - Non, il y a Christine à la banque, elle gère leurs comptes.

DELROT - Et je parie qu'elle est votre maîtresse.

FRANÇOIS - Vous connaissez toutes les ficelles, vous... sacré Delrot !

DELROT - Entre gens malhonnêtes, j'ai vite compris. Et comment allons-nous négocier ?

FRANÇOIS - J'effectuerai un versement sur un compte anonyme auquel vous aurez accès, bien entendu.

DELROT - Mais tout ce que je lui ai demandé doit figurer noir sur blanc sur un contrat au nom de ma femme.

FRANÇOIS - La fameuse femme non-officielle !

DELROT - Je vois ou plutôt j'entends que vous savez tout.

FRANÇOIS - Tout: de la femme à l'agenda rouge et ce versement, disons que ce sera un petit supplément pour nous assurer de votre silence.

DELROT - Après ça, je serai muet comme une carpe. Mais pourquoi pas du liquide ?

FRANÇOIS - Il faut vivre avec son temps. Tout se fait électroniquement. Je détourne grâce aux ordinateurs.

DELROT - Je comprends, je comprends d'autant mieux que vous l'avez dit posément, en articulant. Comment allons-nous nous y prendre alors ?

FRANÇOIS - Christine va se charger de l'ouverture du compte. Nous allons descendre ensemble dans le petit bureau du rez-de-chaussée. Vous me donnerez toutes vos coordonnées et le tour sera joué.

DELROT - Comme vous articulez bien ! Vous a-t-on déjà dit que vous aviez une bonne diction ?

FRANÇOIS - Non.

DELROT - On aurait dû, franchement, on aurait dû.

(*Pierre fait irruption côté cour. François s'est tout de suite caché derrière le bureau.*)

PIERRE (*essoufflé*) - ... Ah ! ... Del... Del... Delrot... Ne... ne tirez pas.

(*Il plonge derrière un fauteuil. Delrot en profite pour éteindre l'enregistreur. Il les observe ensuite l'un après l'autre.*)

DELROT - On fait du cinéma ici ou de la spéléologie ?

PIERRE (*après un long silence*) - Du... du cinéma... tout va s'arranger... vous allez voir...

DELROT - On dit ça. Ne bougez surtout pas sinon je sors mon revolver.

(*Puis à François.*) - Filez dans le petit bureau, je vous couvre et je vous y retrouve ensuite.

PIERRE - Que... que dites-vous ?

DELROT - Rien. Je réfléchis à haute voix pour savoir ce que je vais faire de vous.

PIERRE - Mon Dieu, tantôt, je vous ai dit qu'il y avait urgence. Maintenant, je ne sais plus ce que je dois dire. (*François quitte la pièce, côté cour. Delrot sort son portable.*)

## SCENE 7: DELROT et PIERRE

DELROT - Allô ! Les Français parlent aux Français: il faut cueillir la pâquerette. Je répète: il faut cueillir la pâquerette. Terminé.

PIERRE - Vous... vous êtes dans la résistance ?

DELROT - Je réfléchis à haute voix et j'effeuille une pâquerette en me disant: je le tue un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout.

PIERRE - Tiens ! je pensais qu'on faisait ça avec une marguerite.

DELROT - J'arrive au bout de ma pâquerette, voilà le résultat.

PIERRE - Qu'allez-vous...qu'allez-vous faire de moi ?

DELROT - Pour l'instant, je vous garde en vie, pour autant que vous ayez rédigé notre petit contrat. Vous pouvez sortir de votre tanière, il n'y a pas de prédateurs à l'horizon.

PIERRE (*se relevant*) - J'en vois un, pourtant et un féroce: vous !

DELROT - Ce fameux contrat est-il prêt ?

PIERRE - Il l'était.

DELROT - Pourquoi employez-vous l'imparfait ?

PIERRE - Il a ... accidentellement été déchiré.

DELROT - Accidentellement ?

PIERRE - Oui ... Le chat... le chat de la secrétaire, il a bondi et il n'en reste plus que des morceaux. Regardez vous-même, ils sont encore là.

DELROT - Appelons un chat un chat, alors, monsieur Lambert: je crois que vous vous moquez de moi. Ces morceaux ont été déchirés par une main ferme, pas par des griffes de chat, cela se voit à l'œil nu !

PIERRE - Vous avez une bonne vue. Personnellement, je suis un peu myope et...

DELROT - Vous y verrez encore moins avec une balle entre les deux yeux. Dites-moi la vérité: quelle était votre intention ?

PIERRE (*tombant à genoux*) - Payer. Je vous assure: payer. Surtout, ne tirez pas, je vais tout vous expliquer.

DELROT - Soyez convaincant, car je brûle d'envie de me servir du revolver que j'ai en poche.

PIERRE (*se relevant*) - Voilà, je...

DELROT - Restez à genoux, je ne vous ai pas autorisé à vous relever. En plus vous souffrirez moins si je vous abats d'une balle dans la nuque. (*Il passe derrière Pierre tandis que celui-ci s'agenouille à nouveau.*) Je vous écoute.

PIERRE - Le contrat est rédigé. Il me suffit de l'imprimer à nouveau.

DELROT - A la bonne heure !

PIERRE - C'est donc votre femme qui hérite du rôle comme convenu.

DELROT - La vérité à propos du contrat, à présent. Qui l'a déchiré ?

PIERRE -... C'est moi.

DELROT - Pourquoi ?

PIERRE - Ma femme venait de me dire que vous étiez son amant.

DELROT - Vraiment ? Nous avons pourtant constaté lors de notre premier entretien que nous étions la victime d'un quiproquo et que je ne la connaissais même pas.

PIERRE - C'est juste mais quand on est furieux et jaloux, on a tendance à réagir au quart de tour sans réfléchir.

DELROT - Et à brûler le feu rouge au risque de se faire brûler la cervelle.

PIERRE - Je ne sais vraiment pas ce que j'ai pensé.  
 DELROT - Que j'avais pu ensuite la croiser avant de sortir de l'immeuble et faire ça rapidement dans les escaliers sans doute ?  
 PIERRE - Je n'irai pas jusque là.  
 DELROT - Vous devenez raisonnable. Au fait, pourquoi poursuiviez-vous votre associé ?  
 PIERRE - Comment êtes-vous au courant ?  
 DELROT - Disons que je l'ai croisé.  
 PIERRE - Il vous a proposé un petit arrangement ?  
 DELROT - Tout à fait. Il est banquier ?  
 PIERRE - Scénariste. Puis-je me relever maintenant ?  
 DELROT - Non, mais si vous vous lassez, vous pouvez vous déplacer.  
 PIERRE - Vous poussez le bouchon un peu loin. Vous ne voulez pas me passer une laisse, par hasard, et aller me promener le long du boulevard.  
 DELROT - Pour que vous fassiez vos besoins partout et que j'aie des ennuis ? Non, merci ! Je répète ma question : pourquoi le poursuiviez-vous ?  
 PIERRE - C'est l'amant de ma femme.  
 DELROT - Encore ! Et il y en a d'autres sur la liste d'attente ?  
 PIERRE - J'espère bien que non.  
 DELROT - Comment l'avez-vous découvert ?  
 PIERRE - C'est ma femme qui me l'a avoué.  
 DELROT - Elle a pu se moquer de vous une fois de plus.  
 PIERRE - Je ne crois pas: je l'avais surprise au téléphone en train de dire à un homme qu'elle l'aimait.

## SCENE 8: DELROT, PIERRE et SOPHIE, puis ANNE, AURORE et GABRIELLE

*(Sophie vient de rentrer côté jardin. Elle fait signe à Delrot de se taire.)*

DELROT - Vous m'étonnez: vous menez une existence disons assez libre et vous paraissez jaloux comme un tigre.  
 PIERRE - Cette vie m'a toujours culpabilisé et j'ai compris deux choses essentielles aujourd'hui: je ne suis pas, ou plus, fait pour toutes ces aventures, et surtout j'ai réalisé qu'elle seule comptait pour moi.  
 DELROT - Vous croyez qu'elle est prête à vous garder ?  
 PIERRE - Je l'espère de tout mon cœur.  
 DELROT - Même si vous vous retrouvez sur la paille après avoir satisfait toutes mes exigences ?  
 PIERRE - Vous n'êtes pas le seul à en avoir. Je paierai sans doute très cher pour contenter tout le monde mais je le ferai, car l'argent n'est plus essentiel.  
 DELROT - Infidèle, vous aviez encore une chance qu'elle vous garde mais pauvre...  
 PIERRE - Je serais pauvre mais ... honnête, je ferais tout pour la reconquérir.  
 DELROT - Alors, relevez-vous, monsieur: un homme droit, ça se tient debout.  
*(Il se relève. Sophie vient vers lui, Delrot s'écarte.)*  
 SOPHIE *(émue)* - Mon pauvre Pierre !  
 PIERRE - Tu étais là ? Tu as entendu ?  
 SOPHIE - Et j'ai plus appris en deux petites minutes qu'en dix années. Tu mérites une seconde chance, je te la donne. *(Elle vient se blottir contre lui quelques instants puis va embrasser Delrot sur la joue.)* Merci, Yves, tu as été formidable. Tu es vraiment un amour.  
 PIERRE *(réalisant)* - C'est à lui que tu téléphonais tout à l'heure ! Mais alors, tu es...  
 SOPHIE - ...une amie d'enfance, une grande amie d'enfance, simplement.

PIERRE - Je n'y comprends plus rien.

*(Anne fait son entrée côté jardin.)*

DELROT *(la saluant)* - Madame.

ANNE - Monsieur.

PIERRE *(ébahi)* - ... Vous... vous ne vous connaissez pas ?

ANNE - Je ne connais pas ce monsieur, effectivement.

PIERRE - Alors là, mes moyens intellectuels s'avèrent vraiment trop limités pour comprendre. Mon Dieu, j'ai attrapé une de ces migraines !

ANNE *(souriant)* - C'est contagieux.

SOPHIE - Mon pauvre Pierre, nous allons éclairer ta lanterne...

DELROT - ...en parlant donc de l'activité criminelle.

PIERRE - Une activité criminelle ? Vous voulez parler de la vôtre ou de celles que projetaient d'exercer Gabrielle ou Aurore, je suppose ?

*(Aurore et Gabrielle font leur entrée à leur tour, côté jardin.)*

AURORE - Nous sommes là.

GABRIELLE - Et innocentes.

SOPHIE - Il manque un protagoniste: François.

PIERRE - Il doit se cacher quelque part. J'ai été injuste avec lui.

DELROT - Vous ne direz plus ça dans quelques instants.

SOPHIE - Ton meilleur ami n'est qu'un voleur. Il nous a déjà dérobé de grosses sommes à plusieurs reprises.

GABRIELLE - Je dirais même plusieurs fois.

ANNE - Avec un s à plusieurs.

AURORE - Et un autre à fois.

SOPHIE - Et il s'apprêtait à nous dépouiller totalement et à fuir à l'étranger.

PIERRE - Ce...ce n'est pas vrai ? Il n'a pas fait ça ?

DELROT - Nous avons toutes les preuves et même enregistré ses aveux.

*(Il désigne l'enregistreur.)*

SOPHIE - Et il avait une complice à la banque.

DELROT - Une certaine Christine.

SOPHIE - C'est Laurence, l'employée avec qui j'avais sympathisé, qui a remarqué des mouvements suspects et m'en a averti.

DELROT - Et tu es venue me voir.

PIERRE - Mais pourquoi ?

SOPHIE - J'ai retrouvé Yves, c'est bien son prénom mais il ne s'appelle pas Delrot, en prenant contact avec la police.

ANNE - Je ne pouvais donc le connaître, il a simplement emprunté l'identité de celui qui partage ma vie.

SOPHIE - Yves était comédien puis il a tenté sa chance dans la police et est devenu inspecteur.

PIERRE - Et bon comédien, j'y ai vraiment cru: bravo, mon vieux !

DELROT - Merci, mais si vous le permettez, je vais vérifier si nos deux oiseaux ont bien été placés en cage. *(Il sort son portable, compose un numéro.)* Allô ! Les Français parlent aux Français. Roméo et Juliette ont-ils pris leurs quartiers d'hiver ? ... Parfait. Terminé. *(Il remet en poche son portable.)*

PIERRE - Oh, ma tête !

SOPHIE - Mon pauvre Pierre !

GABRIELLE - Moi, par contre, ça va mieux de ce côté-là. Mon estomac, par contre, avec tout ce café !

ANNE - Il a bon dos, ce café !

AURORE - Avec un s à dos.

ANNE - Et de l'alcool dans le café.

SOPHIE (à Pierre) - J'ai ensuite organisé cette petite mise en scène: Yves est venu te faire peur et je me suis arrangée, quand je me suis retrouvée avec tes candidates, pour qu'elles en fassent autant, histoire de te faire passer pour toujours l'envie de me tromper.

PIERRE - Oh là là, il n'y a plus de danger !

SOPHIE - Seulement...

PIERRE - Seulement ?

SOPHIE - ... j'ai dû promettre aux deux malheureuses qui n'obtiendraient pas le rôle de Milady qu'elles seraient engagées pour jouer Constance et Anne d'Autriche et... les trois auront le même et excellent contrat.

PIERRE - Tu as eu raison.

ANNE - Je suis bien Milady ?

PIERRE - Bien sûr, ...Milady.

SOPHIE - Les deux autres doivent bénéficier d'un rôle étoffé évidemment pour qu'elles se mettent en évidence.

AURORE - Ah oui ! il faut qu'on apparaisse plusieurs fois.

GABRIELLE - Avec un s à plusieurs.

AURORE - Et un autre à fois.

SOPHIE - Heu ! ... Yves a suivi également des cours de scénariste, j'ai pensé qu'il pourrait peaufiner cette nouvelle version des Trois Mousquetaires.

PIERRE - Excellente idée, avec un bon contrat à la clé si le résultat est à la hauteur de nos espérances.

DELROT - Vous pouvez compter sur moi.

PIERRE - Je n'en doute pas.

SOPHIE - Voilà, les explications sont terminées. Il va de soi qu'à la signature des contrats, tu auras droit à deux cadeaux.

PIERRE (*intrigué*) - Deux cadeaux ?

GABRIELLE - L'intégrale des fables de Jean de La Fontaine.

SOPHIE - Avec "Le chaud lapin et les naïves", bien entendu.

AURORE - Et une compilation de Philippe Lafontaine.

ANNE - Tu connais la chanson, n'est-ce pas ?

PIERRE - Oui mais maintenant, les enfants, le calme, s'il vous plaît. Si vous saviez comme j'ai mal à la tête !

LES AUTRES (*en chœur*) - Mon pauvre Pierre !

## **RIDEAU**

[www.philippedanvin.com](http://www.philippedanvin.com)

[philippedanvin@hotmail.com](mailto:philippedanvin@hotmail.com)